

DIPARTIMENTO DI LINGUE PER LE POLITICHE PUBBLICHE
FACOLTÀ DI SCIENZE POLITICHE
UNIVERSITÀ DI ROMA
"LA SAPIENZA"

LiSt

Quaderni di studi linguistici

ESTRATTO

2001

8/9



EÜROMA

QUI SUIT LES BEURS SUR LA VOIE DU VERLAN?

Paola Salerni

1. Le zonage

De quelle portée pourrait être l'étonnement de Malherbe, Vaugelas ou Richelet face à l'évolution du français tel qu'il est parlé aujourd'hui dans les banlieues? Il s'agirait en effet d'une position délicate que celle de ces codificateurs du *bon usage* de la seule langue officielle d'un groupe et d'une nation, à l'époque. Il convient cependant d'accepter, vu la quantité d'ouvrages désormais consacrés à ce sujet, le français qui s'entend aujourd'hui dans les cités comme une réalité communicative importante, un signe d'un dynamisme supposé appartenir à la culture nationale, aligné sur une tradition orale avec laquelle il partage une portée d'interdits. Ce type particulier d'argot des rues parlé par les jeunes dans les grands ensembles des banlieues n'est pas qu'un simple procédé formel: il se distingue nettement par son lexique et ses fonctions des argots à clef enfantins et adolescents, repérés et décrits depuis longtemps par les linguistes et les ethnologues. Depuis plusieurs années, les médias et les journaux alimentent régulièrement leurs colonnes de violences, de délits et de crimes prétendument commis par des bandes d'adolescents issus des quartiers de banlieues défavorisées: des romans comme *Le thé au harem d'Archibald* de Medhi Charef, des films comme *Petits frères* de Jacques Doillon ou *La Haine* de Mathieu Kassovitz – pour n'en citer que quelques uns – ont quelque peu montré ces espaces et représenté les situations existentielles des gens qui y vivent, selon des modèles fictifs, bien sûr, mais qui ont le mérite d'éclairer un contexte peu "commode". Et les codes langagiers de ces espaces ne sont pas dénués d'intérêt.

Bien qu'en ne pouvant ni ne voulant être définitifs ou exhaustifs dans un domaine si mouvant, il s'agira de montrer le caractère d'autonomie de ce parler, tout en le situant dans son rapport d'opposition à la culture légitime et dominante, frontière qui active toute signification et saillance. On essaiera aussi de mettre en lumière le rôle spécifique que joue la parole dans les relations sociales en vigueur au sein du groupe. Plus encore que pour l'argot, c'est sur la conscience fortement intériorisée de la norme qu'est résulté le rythme serré de cette réaction linguistique, peut-

être moins originale – du point de vue sémantique – qu'on pourrait le croire.

Grâce au travail sur le terrain, linguistes et enseignants ont expliqué le mot *révolté* qu'a produit, depuis deux décennies, la vie marginale de groupes très divers, unis par un besoin commun d'affirmer leur identité par le biais d'une sorte de parler traversant les ethnies selon une trajectoire en évolution constante: l'objet de cette étude est donc un *corpus* tiré de l'observation et de l'enregistrement fidèle de la structure orale de ce système¹. Le fait fondamental est que la culture des rues et son expression linguistique sont le produit d'une sous-culture spécifique d'une classe d'âge autonome et originale, qui se crée et évolue en échappant en grande partie au contrôle et même à la connaissance des adultes et des institutions locales²: cet univers adolescent ne peut pas être compris en dehors du contexte écologique et social de son environnement urbain, par certains côtés éminemment français³, car il trouve sa spécificité historique et son caractère dans l'espace de ces grands ensembles. Contrairement aux quartiers de certaines villes américaines, extrêmement ségrégués ethniquement, ces aires mettent en présence des jeunes d'origines diverses, la plupart du temps mélangés, trouvant raison de cette soudure particulière dans leurs influences culturelles surtout méditerranéennes, qui orientent les formes d'interactions socio-kinésiques les plus caractéristiques.

Dans ces nombreuses cités cohabitent des communautés d'origines diverses par leur culture et leur langue, et qui connaissent peu ou prou la langue française qui peut leur servir de lien en tant que véhicule langagier commun: du brassage de ces populations naissent différentes variétés de langue *interstitielle*, qui sont toutes effectivement à base française et qui sont en même temps le résultat d'une déstructuration de la langue circulante. C'est ainsi qu'a émergé une interlangue entre le français véhiculaire dominant et l'immense mosaïque linguistique des cités, à savoir l'arabe maghrébin, le berbère, les diverses langues africaines et asiatiques, les langues de type tsigane, les langues créoles des Départements et Territoires d'Outre-Mer, entre autres. Des ressortissants de nationalités étrangères, des français d'origine étrangère et des *céfrans* (français de souche) communiquent grâce à ce parler interethnique⁴, qui les circonscrit, malgré eux. L'étiquetage et l'isolement figent les représentations stigmatisées prescrites, et les réfèrent à des "*origines*" opposées à une "*identité*" : ce sont des thèmes qui, tout à la fois, nourrissent le racisme et s'en repaissent⁵.

Cet enracinement local s'appuie sur une réalité spatiale cultu-

rellement construite et trouve sa traduction dans la perception du quartier comme un territoire. Les habitants de ces grandes cités H.L.M., très diversifiées et relativement hétérogènes socialement à l'origine, se sont plus ou moins homogénéisées par la suite, tout en se paupérisant. La proportion de population étrangère ou d'origine étrangère de ces grands ensembles a fortement augmenté durant les deux dernières décennies, au point que certaines de ces cités apparaissent aujourd'hui si ce n'est comme des ghettos, du moins comme des espaces de relégation pour ménages immigrés.

Cette situation est typique de plusieurs villes françaises, mais n'est en aucune manière comparable à ce qui se passe plus particulièrement dans la région parisienne. Dans cette dernière, la notion même de banlieue est une réalité, puisque certaines personnes ne sortent plus de leurs cités, même si elles ne sont séparées de la Capitale que par quelques stations de métro ou de RER.

Les *EIM* (enfants d'immigrés maghrébins) ne dominent bien souvent ni la langue française ni la langue de leurs parents, l'insécurité sociale environnante venant en plus renforcer leur modèle linguistique. "... Parfois il y a incompréhension entre les élèves et les adultes et ce que l'on prend nous pour de l'agression c'est parfois simplement leur manière de s'exprimer, leur vocabulaire, leur langage [...]. Donc, parfois, c'est tout simplement un problème de communication entre les deux groupes"⁶. À la dégradation de la vie familiale, à la violence sociale, s'ajoute ainsi la pression de l'école: car l'école pour ces préadolescents démotivés est d'abord un quasi permanent rapport de forces, surtout dans les collèges de ces quartiers⁷.

La culture scolaire s'oppose naturellement en tout point à la culture des rues. Les valeurs, les connaissances et le savoir enseignés sont, dans l'ensemble, très éloignés des préoccupations quotidiennes des membres des groupes de pairs adolescents: la discontinuité spatiale et culturelle avec la rue est d'ailleurs fort bien perçue. Parmi les diverses missions de l'école, il en est une qui est primordiale, à savoir celle qui consiste à fournir aux enfants scolarisés les outils nécessaires pour une maîtrise efficace de la langue française⁸, tant sous ses diverses manifestations orales que sous sa forme écrite, orthographique par conséquent. La langue française circulante est de ce fait la langue cible. Dans le cas de groupes scolaires implantés dans des cités, la langue source, qui est celle qu'utilisent les élèves, est à bien des égards particulièrement distante de la langue cible et de ses enjeux culturels, compte tenu de la multitude des éléments linguistiques identitaires instillés. Ces

enfants tôt ou tard maîtriseront la langue, mais pourront-ils jamais récupérer l'expérience directe, vécue ou transmise par la tradition familiale, des contenus culturels sur lesquels cette langue s'est moulée? Quand un adolescent arrive au collège, il a des connaissances empiriques déjà constituées: il s'agit pour lui non pas d'acquérir une culture, mais plutôt de la changer. Les collégiens qui ont participé à la rédaction de *Les Céfrans parlent aux français* ont appris, grâce à l'aide de leurs enseignants, à réfléchir sur leur propre variété de français et, par ce biais, à consolider l'estime d'eux-mêmes. Leur code est à la fois un espace de liberté et une prison, un lieu où ils jouent à l'abri du regard inquisiteur des professeurs, des parents, mais aussi un lieu où ceux-ci les enferment.

Pourtant, le volume du grand ensemble reste un quartier parmi d'autres quartiers de la ville et même de l'ensemble de l'agglomération urbaine, quartiers avec lesquels ils se trouvent en interactions multiples. Les jeunes qui participent à la culture des rues ont une vie privée dans le cadre familial, mais ils vont à l'école de la République, regardent la télévision française et font partie intégrante de la société française. Comprendre ces jeunes signifie pénétrer leur langage, "acquérir une information sur une langue dont la floraison dans un cadre humain très particulier est un phénomène important de la société française d'aujourd'hui".

L'habitude aux échanges oraux renforce l'orthographe phonétique en éliminant les marques du nombre et en soulignant la polyvalence des phonèmes : les écrits – moins bien "individualisés"¹⁰ – se caractérisent par l'instabilité de la graphie, qui n'est que la reproduction plus ou moins déformée des graphies officielles. Cette instabilité vaut aussi bien pour le mot que pour la séquence, et donne parfois lieu à des jeux curieux sur le sens des groupes rythmiques:

"bouge tes fesses... bouche tes fesses;
je m'en bats les couilles... je m'en balle les couy... je m en bal
les couilles... j'm'emballe les couillies;
je t'emmerde...j e t'en mère;
jette toi à la mer... jette toi à la mère... j'ai toi a la mere... j'etes
toi à la mère... jette toi à l'amer"¹¹.

Ainsi, la dissymétrie entre les codes écrit et oral est-elle accentuée : le signifiant graphique perd sa constance et ne fournit plus le maximum d'informations grammaticales ou lexicales. L'intonation se révèle un élément important de la grammaire, même si le dic-

tionnaire ne rend pas compte des frontières syllabiques dressées. Pour certains mots les graphies sont multiples, car la maîtrise dans la reproduction de l'oral est sommaire: la chute des *e* muets remplacés par des apostrophes, les allongements combinatoires, la création de gémées fautives, les liaisons en *z*, la graphie de *i* pour *il* rendent compte de la réalité orale et laissent croire que le locuteur produit toujours et seulement la réalité ainsi notée.

De plus, ils font usage d'une langue française qu'ils tordent et dont ils modifient les mots en les coupant ou en les renversant, en délimitant nettement une *zone langagière* interdite à la France "républicaine" ; la destructuration s'opère aussi par introduction dans les énoncés de formes parasitaires, qui sont construites par divers procédés formels ou empruntées à d'autres dialectes et langues y compris l'argot américain via le rap. Pour ceux qui utilisent de telles formes linguistiques, c'est un moyen de s'approprier ainsi la langue française circulante, qui devient leur langue, façonnée sur leur culture lexicale, après y avoir introduit leurs marques identitaires. Alors, grâce à cette langue et à travers cette langue, ils peuvent se frayer un chemin et des modèles à eux, se fédérer mais aussi et surtout espérer résister et échapper à toute tutelle. De manière essentielle leur refus des mots, sans médiation discursive, est leur manière de dire le mal d'être d'enfants généalogisés par le legs du statut social. Même si cela risque de les pénaliser davantage.

La dualité sous-jacente entre le langage familial et le langage intellectuel de l'école leur pose des problèmes profonds dans le rapport au savoir: comme on le lit dans *Les Céfrans parlent aux français*, des mots comme *discipline*, *assiduité*, *pédagogique* évoquent des notions extrêmement vagues et instaurent une incontrôlable dimension métaphysique. Ces termes appartiennent au vocabulaire abstrait qui est totalement absent de leur dictionnaire où l'on pourrait trouver peut-être plus facilement *intégration*, *religion*, *exclusion*. "Il se peut que cela tienne, entre autres, au fait que dans les familles populaires où, dit-on, la parole est plus rare, plus utilitaire et moins explicite, la charge affective du langage reste très forte"¹². Or, une des clés de réussite à l'école se trouve dans l'utilisation et la maîtrise d'un langage non affectif et abstrait.

Ainsi les jeunes habitants des cités se donnent-ils un outil de communication qui se démarque d'une part de leurs différents parlars familiaux, mais aussi, d'autre part, de la forme véhiculaire du français dominant¹³. Les normes linguistiques maternelles sont alors développées comme autant de "contre-normes" par rapport à

la langue française, académique, ressentie comme langue établie et donc "étrangère" face à leur propre culture, dont ils crient l'indépendance : *C'est la merde et tu le sais/ Dans tous les quartiers/ C'est la merde et tu le sais/ Là où y a des immigrés[...]*, martèle obstinément la chanson de Stomy Bugsy *C'est la merde et tu le sais*, exprimant la rage et l'authenticité d'un malaise périphérique¹⁴.

Le verlan n'est pas la simple expression linguistique d'une inversion de la norme sociale dominante: il doit être considéré comme un véritable argot de groupe et de milieu, avec des champs sémantiques "façonnés" pour exprimer le vécu et l'expérience de la rue. Comme tous les argots, c'est également un langage de fermeture, une langue du secret. Habituellement, les locuteurs ne transforment en verlan qu'une partie de leurs productions verbales; c'est seulement dans les situations "défensives" que la transformation des mots devient quasi totale. Les langues étrangères, notamment l'arabe, plus ou moins maîtrisées par certains adolescents, font aussi fonction de langage codé, parfois à des fins pernicieuses. La fonction identitaire prend une nouvelle dimension dans le contexte social et culturel des grands ensembles des banlieues¹⁵: si l'on observe le *Dictionnaire du français des cités* et le glossaire de l'ouvrage *Les Céfrans parlent aux Français*¹⁶, on retrouve les grandes thématiques traditionnelles de l'argot, celles pour lesquelles le plus grand nombre de synonymes est attesté. Il s'agit des thématiques suivantes: l'argent; le trafic en tout genre; le vol; la drogue (drogues douces et dures); les arnaques, qui vont de paire avec les trafics divers; le sexe; le sida; tout ce qui se rapporte aux bandes de copains et à leurs codes d'interaction; la femme; l'alcool; les différentes communautés et leurs appellations; le travail mais aussi le chômage et les problèmes qui s'en suivent; la cellule familiale; la défense des intérêts; la police; la vie dans les cités.

De même que pour les argots de métiers et pour l'argot commun traditionnel qui reflètent une grande fécondité lexicale, dans ces groupes sociaux chez lesquels on s'attendrait à un stock réduit du vocabulaire, on assiste au contraire à une remarquable richesse morphologique. C'est justement cette exubérance de la création chez des groupes marginalisés ou qui se marginalisent, le véritable paradoxe d'une partie des parlers. Tout ce qui se rapporte au quotidien dans les cités, à ses vicissitudes, plus particulièrement éprouvées par les jeunes, donne lieu à une profusion de termes.

À l'intérieur des dictionnaires cités on remarque toutefois

l'absence de pans entiers du lexique abstrait : la monotonie et l'opacité de leur espace urbain engendrent un désaccord entre l'oppression et l'expression, en un même mouvement d'égarement et d'impersonnalité terminologique. On pourrait donc relever une disjonction du signe linguistique: ces adolescents réclament le droit d'avoir une place à eux dans cette culture empruntant les formes produites par la société. Ils donnent corps à leur révolte selon un système binaire qui réfléchit la tendance de la norme niée, sans pour autant donner une forme à leur *biodiversité* culturelle, à leur identité la plus intime : ils ne nomment pas la multiplicité des contraintes qui réconcilieraient leur corps, et sa duplicité vécue au quotidien. Ainsi prouvent-ils qu'ils ont intériorisé les dimensions et les directions possibles du volume auquel ils sont assujettis, creuset de leurs conflits : le message lancé par le cadre et par sa restriction emprunte des itinéraires obligés, balisés par un certain nombre de pressions. Le déplacement formel s'infléchit dans la nouvelle perspective du désir de connaissance, secousse existentielle vécue par l'esprit conduit dans une forêt de sensations sans nom, sur la trace des qualités privées des expériences ; la diversité de ces groupes s'étend au-dehors de leur espace de relégation, diffusée, à l'aide de textes percutants et sans détours, par des créateurs de rimes urbaines : *Les années passent, pourtant tout est toujours à sa place/ Plus de bitume donc encore moins d'espace/ Vital et nécessaire à l'équilibre de l'homme/ Non personne n'est séquestré, mais c'est tout comme/ C'est comme de nous dire que la France avance alors qu'elle pense/ Par la répression stopper net la délinquance[...]/ Mais qu'est-ce qu'on attend pour foutre le feu ? Mais qu'est-ce qu'on attend pour changer les règles du jeu ? [...]*, dénonce et réclame avec la chanson *Qu'est-ce qu'on attend ?* le groupe NTM, toujours très subversif en même temps que phare des revendications¹⁷.

Le malaise éprouvé par les jeunes des cités et leur opposition à la culture dominante déchaînent une dialectique axée sur le symbolisme du double: nous et les autres, le bien et le mal, le connu et l'inconnu, l'admis et l'interdit. C'est une posture revendicative, une réaction peut-être simpliste et banale lancée contre les limites de la constriction, mais qui informe les rapports des individus depuis des siècles, qui tourne autour d'une frontière héritée du déplacement migratoire même, divisant ou synthétisant des ambivalences et des antagonismes, germe d'une évolution créatrice aussi bien que d'une désastreuse involution. L'image du double

renforce, en la multipliant, la valeur symbolique du signe même, mais peut aussi l'affaiblir en appauvrissant la prise de conscience des codes sociaux.

Le verlan est un espace de liberté; il est à la disposition de ceux qui veulent se démarquer tant soit peu des valeurs sociales majoritaires, il est comme leur cité, comme la liberté de leur vie qui se donne et se renouvelle avec leur inventivité. Mais cette division, et son intime duplicité, sont à l'origine d'une complémentarité, féconde et menaçante à la fois. C'est un tournant émotionnel qui bascule le mot du côté du signifiant, dont on souligne la primauté: par l'évidenciation de cette primauté, "en même temps qu'on arrache le langage au modèle du signe, on l'arrache au modèle [...] de la *communication*"¹⁸.

Il sert donc de signe d'identification entre jeunes beurs (le parler des "mecs") et, plus particulièrement, de placement dans un groupe qui se fait tout-puissant en dépit du patronyme¹⁹. On peut se demander pourquoi cette identification ne profite pas de quelque chose qu'ils ont plus ou moins tous en commun, la langue et la culture arabe. On peut répondre que, étant donné le nombre de dialectes arabes, plus le berbère ou le kabyle, communiquer "en arabe" n'est pas si facile. Le verlan, en tant que non-langue, leur permet de rester un certain temps indéterminés quant à leur appartenance culturelle dominante ébranlant toute forme de propriété. En attendant, ces mal-aimés essayent de redéfinir le contexte, ils envisagent les traits culturels du langage afin d'en amoindrir leur influence: ils flirtent avec la langue française, ils la découpent en petits morceaux pour les redistribuer à leur guise, ils emploient l'unité A à un moment donné du discours, quand d'autres unités devraient ou pourraient être envisagées, lorsque ce qui est choisi, dans A est seulement, dans la langue commune, ce par quoi le phonème ou groupe de phonèmes se distinguerait de ces unités.

Le plaisir ludique de la subversion de la norme ne permet, toutefois, aucune prise distincte et valorisante de ces jeunes dans la réalité, par conséquent pas d'ambition, pas de but. Ces désenchantés savent que leur non-langue est à l'image de l'autre, qu'elle est indissociable de l'objet réel: "Tant qu'ils ne possèdent que le reflet, ils resteront marginaux même malgré eux"²⁰.

Dans la culture populaire à laquelle ils appartiennent, le discours à la première personne, axé sur des sentiments ou des désirs, est rarement valorisé. L'habitude de parler de soi et d'être écouté n'existe pas: pas d'états d'âme, de subjectivités, seulement des événements et des actions, signe révélateur d'un état d'esprit

de la cité, de sa crudité et de son agressivité²¹. Ces mots absents tiennent compte de la genèse essentiellement orale du verlan et de sa facilité d'emploi, puisqu'il ne nécessite d'aucune connaissance linguistique, mais plutôt d'une intuition de la "musique" de la langue: on remarque qu'il n'y a vraiment oralité que lorsqu'il y a urgence d'énoncés nouveaux, d'expressions où s'investirait le *moi*, dégagé de toute répétition d'une source matricielle originale, même si défigurée. Mais le seuil créatif n'est pas encore franchi: il faudrait établir le lien manquant entre la parole et l'émotivité, entre l'affectivité et l'expression sémantique du désir de partage et d'appartenance. Il est toutefois plus aisé de jouer et de se jouer des mots comme on se joue de la culture source de conflit.

Pourtant ces messages ne sont pas confinés dans un for intérieur aphone et frustré: ils ont été élaborés dans un moule expressif ancré dans cette réalité sociale, et le contenu spirituel de ce langage en subit les lois. Les conditions dans lesquelles leurs signes s'appliquent à la réalité ne suivent pas la logique de la signification, mais plutôt celle de *stimulus* spécifique d'une forme signifiante qui n'intervient pas sur les signifiés. La transmission et la perception du signe qui intéressent l'acoustique, la théorie de l'information et la physiologie de l'audition s'activent dans le rapport associatif dynamique de nature psychique, entre la perception sonore du signe et l'image de l'objet désigné²².

Les adolescents pensent surtout au présent et engagent toute leur existence dans la tranche de vie qu'ils traversent: ils entretiennent des contacts quotidiens et multiformes au sein de l'espace résidentiel, sorte de barrière de leur existence qui moulera et répartera la subjectivité de l'objectivité. Ce qui explique l'absence d'inscription, de trace fixée de la langue dans l'histoire ainsi qu'une sorte de dépersonnification du sujet: si le vécu dans un contexte riche est enraciné dans le passé, lent à changer et extrêmement stable, le contexte pauvre produit un code restreint, aux mots et phrases elliptiques et raccourcis. La vie dans la cité fait fusionner les coordonnées spatio-temporelles dans le corps de ces jeunes, sidérant les mouvements de la conscience en une seule substance, instant global, cumulatif, atemporel et spatialisé. En effet, comme on peut le relever dans l'enquête linguistique de Jean-Pierre Goudaillier déjà citée, l'absence des marques désinentielles pour indiquer les différences de temps, de mode et de personne est une des caractéristiques couramment relevées dans la langue populaire comme dans celle des cités. Ainsi, les verbes *bébar* (voler, mentir), *béflan* (crâner, frimer)²³, *carna* (ou *carnav*)

(arnaquer, tromper), *chafrav* (travailler), *chourav* (dérober, voler), *craillav* (manger), *dicave* (regarder, voir), *fèch* (chauffer), *lanceba* (dénoncer, balancer), *liav* (prendre, voler), *marav* (battre, tuer), *nachav* (fuir, s'enfuir), *nesbi* (faire du trafic), *pécho* (ou *peucho*, *peuoch*) (attraper, voler, draguer, frapper), *péfli* (ou *péfly*) (avoir très peur), *péta* (frapper, cogner, voler), *pillav* (boire), *poucav* (dénoncer, balancer), *quénar* (tromper), *rodav* (regarder, repérer), *rotca* (dérober, voler, arnaquer quelqu'un), *tégra* (réclamer, soutirer de l'argent à quelqu'un), *tèj* (jeter), *tirav* (voler ([à la tire], voler), ne sont-ils jamais fléchis, et par conséquent demeurent-ils invariables, quels que soient les personnes, temps et modes employés. Le verbe garde alors sa valeur de signe temporel toujours dans le continuum de la chaîne parlée, ensemble de productions vocales qui respectent la linéarité de la séquence temporelle unidirectionnelle, mais sans jeu combinatoire: le fait en lui-même n'évoque pas l'événement concret, mais son abstraction. Les phrases ci-dessous fournissent une illustration de ce phénomène:

j'ai bébar ma reumda, ça s'fait ap (j'ai volé ma mère, cela ne se fait pas); *on a bédav d'gros oinjs* (on a fumé de gros pétards [cigarettes de haschisch]; *tema un peu le fonbou's hat* (regarde un peu le chapeau du bouffon !); *relou ! le keum ! Grave !* (tu as raison, il est vraiment ridicule !); *on a bien chafrav, maint'nant c'est en teboi qu'on va* (on a bien travaillé, maintenant on va passer la soirée en boîte); *l'aut'fois ils chourav tout c'qu'y avait dans le magasin* (l'autre jour ils ont volé tout ce qui se trouvait dans le magasin); *ça va commencer à féch* (ça va commencer à chauffer); *les kisdés les ont peuoch, sûr qu'on les a lanceba* (il est sûr qu'ils ont été dénoncés et les policiers n'ont eu qu'à les arrêter); *il s'sont faits liav par les schmits* (ils se sont faits attraper par les policiers); *quand les chtars raboulent, on s'nachave dans toute la téci* (quand les policiers arrivent, on s'enfuit dans toute la cité); *on peut pécho le trom'jusqu'aux Halles (on peut prendre le métro jusqu'à la station "Les Halles")*; *on a péta un'seukai et on a fait un'doura jusqu'à Ripa* (on a "emprunté" une voiture et on a été jusqu'à Paris)²⁴.

En général seul l'infinitif et le participe passé sont en verlan; cette forme a d'ailleurs tendance à devenir invariable et on entend "il m'a [peʃo] (chopé)", "ils te [peʃo] (chopent)", "j'en ai [reti] (tiré) une" et "j'en [reti] (tire) une". Cependant on trouve aussi le

verbe conjugué parfois au présent: "les [føkø] ils [søpa] (les flics, ils passent)". L'appartenance du verbe à la première, deuxième ou troisième conjugaison est marquée au moyen d'un infixé au lieu d'un suffixe, comme pour les formes féminines: fumer, [mefy], finir, [nirfi], suivre, [vrøsyi], prendre, [drøprā].

On trouve souvent des verbes d'action à l'impératif, temps actvant une forte valeur conative, de commandement, de la contrainte voulant par là constituer une sorte de rhétorique de l'offense, par exemple: "vas-y" ("zy-va"), "casse-toi", "tire-toi", "bouge", "bouge de là" (titre d'une chanson de MC Solaar), "lâche-moi", "ta gueule", "on s'en fout". De plus, le débit saccadé des mots parlés ou chantés du rap déplace la valeur du contenu, qui devient moins lisible: l'articulation tendue et bien sonnante du *bon français* est remplacée par le langage du corps et sa visibilité, peut-être "à ses dépens"²⁵.

"Qui parle quel verlan?", se demande Vivienne Méla. S'il continue à être parlé par les minorités zonées, il a été également absorbé par les grands lycées parisiens, comme le souligne cet auteur, en "pénétrant le parler des collégiens qui singent la marginalité"²⁶. Toutefois, plus s'accroît la fissure entre français de souche et jeunes beurs, plus ceux-ci se battent pour défendre leur territoire. Ce code n'est pas le lieu d'une embrassade symbolique, mais il semble plutôt une vie inventée qui défie le périmètre, faute d'un affermissement identitaire.

Malgré ces différences, la structure des phrases est celle du français, l'ordre des mots reste inchangé: "un verlanisant dira [ʃølawam] (lâche-moi), [søkawat] (casse-toi) [tømaas] (mate ça) ou [møfriaps] (frime pas), mais il ne dira pas [wamʃøla]. Ceux qui veulent "faire du verlan" en inversant à la fois tous les mots et leur ordre se trompent sur sa nature"²⁷.

On peut penser que le verlan est une pratique langagière qui vise à établir une distanciation par rapport à la réalité du quotidien, dans le but de mieux la supporter: on nierait le lien avec le référent "en inversant le signifiant, en le "verlanisant": parler du *toqué*, de la *téci*, du *tierquar* et non pas du *ghetto*, de la *cité*, du *quartier* où l'on habite serait un exemple parmi d'autres de cette pratique"²⁸. Ce code se confirme être l'instrument de communication selon lequel l'expérience humaine de cette communauté s'analyse en un ensemble arbitraire de signes phoniques qui construisent des mots inintelligibles.

À la suite du cryptage, l'importance de la linéarité du contenu sémantique est écrasée: même si l'ordre d'apparition des éléments

du discours est respecté, c'est l'ordre de chaque unité distinctive qui est miné et qui déstructure la chaîne paradigmatique: voilà donc que le sens du signe ne se détermine que lorsqu'il s'est réalisé, inséré dans une situation extralinguistique concrète, malgré l'annulation de la valeur distinctive de la succession phonématique. Pour les signes réalisés dans la forme parlée, les *facteurs extra-fonctionnels* interviennent dans la détermination du sens: l'intonation, la mimique, les gestes déictiques renvoient à des interlocuteurs ou à d'autres éléments de la situation en train de se dérouler appelée aussi "contexte explicite auxiliaire"²⁹. Le verlan n'est pas simplement un nouveau jargon jeune supplémentaire: c'est une langue, avec son accent et sa scansion, qui se parle à une rapidité extrême et qui est soulignée par des mimiques. Elle est une manière d'être dans son corps: c'est lui qui parle et c'est la seule chose qui demeure tangible. L'école est peu attentive à l'oral en tant que tel et ne valorise pas les qualités spécifiques de l'oralité des enfants de banlieues qui manifestent souvent beaucoup d'aisance et de rapidité dans le maniement de la langue, une grande liberté dans les associations d'idées et de sens. La réalisation écrite du message ne pourrait pas absorber tous ces facteurs. La réalisation parlée s'appuie, est réglée et établie grâce à un *feed back* continu permettant des mises au point de la communication de l'émetteur, selon les exigences de son interlocuteur. C'est de ce détachement de la situation concrètement vécue que naît l'impression du caractère *mort* du signe écrit, tandis que la dimension concrète et vécue véhiculée par le signe parlé transmet la sensation de son caractère "vivant". Parmi les cinq sens qui confirment la priorité de l'oral par rapport à l'écrit, au-delà de la restriction sociologique historique de la maîtrise écrite des signes, Tullio De Mauro a mis en évidence le sens *panchronique* du langage verbal et de ses réalisations mimo-gestuelles: cela prouverait que dans l'évolution de l'espèce humaine les signes linguistiques se sont réalisés avant tout oralement. De plus, le sens *psychologique* affirmerait la prépondérance des combinaisons phoniques par rapport à d'autres réalisations théoriques ou actives. La base commune de ces aspects serait de nature biologique: la préférence accordée à la transmission orale véhiculant une transmission phono-acoustique serait plus avantageuse selon l'acception donnée par André Martinet d'*économie* d'une langue³⁰: dans le processus de production-réception de tout énoncé linguistique, grâce à la transmission phono-acoustique, la dispersion d'énergie mentale et physique serait des moindres. Ce sont aussi les caractères originaux des inte-

ractions verbales, liés à la forte valorisation de la parole et à la croyance profonde en son efficacité symbolique qui doivent retenir l'attention. L'unité de cette sous-culture puise sa source, d'une part, dans la conscience de groupe exprimée par ses membres et, d'autre part, dans les lieux où cette culture trouve son autonomie de développement, à savoir les espaces publics extérieurs.

2. Le zonage syllabique

C'est la réaction à l'errance stérile, dimension de l'existence marginale menée sans but dans les cités, ce qui explique l'exemple du *Petit Robert* "vivre en zonard". L'enquête linguistique de Jean-Pierre Goudaillier a en effet remarqué que ce verbe peut "aussi être utilisé dans le sens plus générique de faire, foutre"³¹.

Le verlan s'appuie essentiellement sur la phonie des mots :

1) pour ce qui est des monosyllabes, le procédé s'attache à la structure fondamentale à la base de tout regroupement de phonèmes dans la chaîne parlée, c'est-à-dire à la syllabe ouverte et à la syllabe fermée.

Dans le cas de la syllabe ouverte CV, ce qui est le cas de la plupart des monosyllabes, la règle de permutation s'applique aux constituants de la syllabe selon un procédé très productif en verlan. Après inversion, le monosyllabe ouvert est ainsi transformé en monosyllabe fermé, ainsi qu'on peut le remarquer dans les exemples groupés par Goudaillier³² et que l'on peut ainsi schématiser : C(C)V V(C)C:

aç [as] (ça) ; **ainf** [ɛ̃f] (faim); **àl** [al] (là); **ap** [pa] (pas) ; **auch** [ɔʃ] (chaud) ; **dèp** [dɛp](pèd, apocope de pédéraste); **eins** [ɛ̃s] (sein); **iep** [jɛp] (pied); **ieuv** [jœv] (vieux, vieille); **ieuv** [jœv] (vieux, parents) ; **og** [ɔg] (*go* pour fille); **oid** [wad] (doigt) ; **oilp** [walp] (poil) → à **oilp** [a walp] (à poil); **oinj** [wɛ̃j] (joint); **onc** [ɔ̃k] (con); **ouak** [wak] (quoi); **ouc** [uk] (coup), **ouf** [uf] (fou) ; **uc** [yk] (cul), **uil** [i.l] (lui); **ur** [yʁ] (rue).

De plus, il faut remarquer un déplacement de la démarcation accentuelle : l'insistance généralement à l'initiale du mot obtenu ne correspond plus à la place de celle du mot d'origine³³.

2) Dans le cas de monosyllabes contenant un glide /j, w, ɥ/ (C S-C/V V), puisque le mot de base est composé de deux éléments phoniques, la suite semi-voyelle voyelle est traitée comme une diphtongue : l'intervention va affaiblir la distinction dans le mot de

départ entre voyelles longues et voyelles brèves. La règle de permutation s'applique de façon régulière en insistant sur l'avant du mot obtenu, comme pour souligner l'importance sémantique de la dernière syllabe :

a) **ouam** [wam] (moi), **ouat** [wat] (toi), **iech** [jɛʃ] (chier), **ienb** [jɛ̃b] (bien); **iench** [jɛ̃ʃ] (chien); **ienv** [jɛv] ([jɛ] viens, [tu] viens, [i] vient).

On pourrait se risquer à dire que malgré les renversements auxquels ils sont soumis, ces mots verlanisés sont supportés dans l'échange dialogique par un symbolisme phonique: ils garderaient une signification dérivant de la nature intrinsèque des sons qui les composent, créée par des associations stables entre un son et le sens correspondant.

3) Dans un mot dissyllabique la permutation (S1 S2) S2 S1, en suivant le procédé de Vivienne Méla, on crée les formes de verlan par inversion simple de l'ordre des syllabes:

a) pascal [skalpa]; b) basket [skɛtba]; c) parents [rāpa]; d) garder [degar]; e) cognac [nako]; f) école [kolɛ].

Dans le choix de mots des points 2) et 3), la quantité et la longueur des fins de mots à syllabes ouvertes produit un son court et brusque : au contraire, dans le passage des monosyllabes verlanisés en syllabe fermée la prononciation est secouée et percutante surtout pour les pronoms personnels.

Ce qu'on peut appeler *économie d'une langue*, en termes martinetiens³⁴, est la recherche permanente de l'équilibre entre des besoins contradictoires de la communication d'une part et l'inertie articulatoire d'autre part: les raisons d'intervention de cette communauté sur la langue cible ont dépassé le jeu de tous ces facteurs et surtout les différents tabous qui tendent à figer la langue. La modification apportée serait la façon la plus économique répondant aux besoins de communication: leur altération de la norme respecte la loi du moindre effort : ils ont trouvé la motivation en L2 en créant leur langue. Le signe doit garder sa place dans le contexte situationnel où il trouve sa première raison d'être; tout fait d'expérience à transmettre, tout besoin qu'on désire faire connaître à autrui s'ordonne autour de ces unités douées d'une forme vocale et d'un sens partagé par les membres de cette communauté linguistique. Ce qui détermine le choix qui privilégie la chaîne paradigmatique au dépens de la chaîne syntagmatique sera la fréquence d'emploi. La pauvreté relative de ce code du quotidien, plus naturel, spontané et vivant, est un élément très important pour sa physiologie: il emploie et enrichit surtout les mots les plus fréquents,

et de cette manière il en renforce le noyau lexical, sa partie fondamentale.

4) Le "e atone" en position finale a, en français parlé, une prononciation instable : comme l'expliquent Jean-Pierre Goudaillier et Vivienne Méla, le départ d'une structure de type C (C)V (C) C parvient souvent à un mot de type monosyllabique, mais seulement après apocope. Le passage intermédiaire se fera par un mot de type dissyllabique, c'est-à-dire par une resyllabification que l'on peut remarquer en suivant ce choix d'exemples :

arabe [arab] > [arabø] > [børa] > [bær]
 chinois [ʃinwa] > [nwaʃi] > [nwaʃ]
 flic [fliK] > [flikø] > [køfli] > [kœf] > keuf
 mère [mɛr] > [mɛrø] > [røme] > [rœm] > [rœum]
 mec [mɛk] > [mɛkø] > [kømɛ] > [kœm] [keum]
 noir [nwaʃ] > [nwaʃø] > [bønwa] > [bœn]
 femme [fam] > [famø] > [møfa] > [mœf]
 foot [fut] > [futø] > [tøfu]
 frère [frɛr] > [frɛrø] > [røfrɛ] > [rœf]
 juif [ʒyif] > [føʒyi] > [fœʒ]
 lourd [lur] > [lurø] > [rølu]
 père [pɛr] > [pɛrø] > [røpɛ] > [rœp]
 sœur [sœr] > [sœrø] > [røsr] > [rœs]

La consonne codique devient l'attaque de la nouvelle syllabe dont le "e muet" est un noyau vocalique tonique qui, selon les règles de prononciation du français, devient [ø] en syllabe ouverte (rap [rap] > [rapø] > [pøra]) et [œ] en syllabe fermée : en suivant encore l'exemple de *moche* > [mɔʃ] > [mɔʃø] > [ʃømo] > [ʃœm], on remarquera que beaucoup de termes subiront ensuite la chute de la voyelle finale. En verlan, la troncation s'applique à des mots qui se terminent par une voyelle liquide suivie d'une autre voyelle et consiste à effacer la voyelle finale et la liquide qui la précède, selon le schéma L-V → L³⁵. Comme l'explique Vivienne Méla, le "e muet" en fin de mot après une suite liquide peut, à la suite d'une prononciation lente, avoir l'ajout d'un [ø], mais peut aussi être effacé, éventuellement en même temps que les liquides /l, r/: ainsi *calibre et possible* peuvent être verlanisés en [libka] et [sibpo], mais pour [kalibr] Jean-Pierre Goudaillier signale aussi le résultat [bølik]. Dans le français parlé, le "e muet" qui se trouve entre une consonne et un /r/ peut ne pas être prononcé: *maquereau et batterie* peuvent ainsi devenir des dissyllabes:

[makɔ], [batɔi]. Ils subissent alors la règle de permutation pour donner [kɔma] (le / a / sera effacé par la suite) et [tɔiba]³⁶.

Le regroupement ci-dessus n'est pas un listage de mots quelconques, mais un choix parmi ceux qui sont utilisés les plus fréquemment pour leur valeur d'échange, désignant la parenté, la race, le sexe aussi bien que la drogue, le vol, la police. Ils sont soumis au phénomène d'apocope car ils appartiennent au langage replié des activités illicites. Par le cryptage ils détournent les sanctions et ils s'échappent de la transparence avec l'extra-muros de la cité, ils apparaissent et disparaissent en coup de vent, en coup tout court, comme une des "balles vocales" du rappeur³⁷ : le rythme frappe par sa rapidité, et par la brièveté de séquences hâchées, accompagnées souvent d'une sorte de ponctuation interne ou finale procurée par des *appuis du discours*. Ces bribes de mots miment la rapidité de l'instant primitif de peur, la violence de la rage : ce sont des cris de douleur, de rassemblement du groupe, d'intimité secrète avec son semblable à l'abri du regard critique.

Au niveau phonologique, comme le signale Vivienne Méla, on trouve en position initiale des consonnes ou suites de consonnes très rares en français (/ n /, / kt /, / ft /, / ft /, / ks /), des suites à tendance occlusive-implosive qui mieux soulignent les réactions (v. le cas du mot *mère* parmi ceux que nous venons de citer plus haut : d'une première syllabe explosive dans le mot de départ on parvient au monosyllabe fermé à la suite des verlanisations).

La troncation constitue un moyen par lequel un groupe de verlanisants peut différencier sa créativité par rapport à d'autres groupes dont il tient à se distinguer. Elle tire aussi le mot comme une provocation voire une dénonciation des injustices et des violences subies, au moyen de la contrôlabilité des comportements verbaux du vouloir-paraitre.

L'absence de liaison devant un mot en verlan commençant par une voyelle, compensée souvent par un coup de glotte, donnera encore une qualité plus hâchée au discours; *les seins*, [lɛ̃s], *ça pue*, [sɔp], *y a deux fous* [jadøuf], *t'as vu mes gants*, [tayv mẽg] : on peut être tenté d'attribuer ces phénomènes à une influence de la langue arabe, puisque le verlan est très employé par les jeunes arabophones³⁸.

5) Pour mieux démarquer les différences entre bandes des cités, un mot de verlan qui est devenu trop connu, trop usé, pourra être recodé en appliquant une deuxième fois la règle de permutation. Comme le démontrent Vivienne Méla et Jean-Pierre Goudaillier,

ce procédé s'applique à des monosyllabes fermés, qui résultent d'une opération de troncation. L'opération de resyllabification décrite les transforme en dissyllabes avec une nouvelle inversion: flic > [kœf] [fokø]; arabe > [bœʁ] [ʁøbø]; femme > [mœf] [fømø]; juif > [fœʒ] [ʒøfø].

Pour Vivienne Méla, il faut mentionner le mot [nwaʃ] (chinois) qui subit également une nouvelle inversion, qui n'est pas à proprement parler une reverlanisation parce qu'il s'agit d'intervertir la première et la dernière consonnes, ce qui donne [ʃwan], et aussi selon J.-P. Goudaillier [waniʃ].

La reverlanisation a pour tendance de remplacer les autres voyelles par /ø / et / œ / : par conséquent, comme le démontre Vivienne Méla, le nombre de fois que la règle peut s'appliquer est limité; au bout d'un certain temps, il faut trouver un nouveau terme de départ, et l'exemple de la locution *n'importe quoi*, important appui du discours, est emblématique : [nɛ̃pɔʁtkwa] > [pɔʁtnɛ̃kwa] (par verlanisation de *n'importe*) > [pɔʁtnɛ̃wak] (par verlanisation de *quoi*) > [pɔʁtnawak] (par assimilation phonique du [ɛ̃] en [a]) > [nɛ̃pɔʁtnawak] (par adjonction de la première syllabe [nɛ̃] de *n'importe* au début)³⁹.

6) Les polysyllabes subissent divers procédés: comme on peut le remarquer dans les dictionnaires du français des cités, ils sont peu nombreux car, dans ce code parlé qui suit la voie populaire et argotique, les mots courts et les abréviations sont naturellement plus utilisés que les mots longs, comme par exemple : *vrude* [vʁud] pour *rendez-vous* : [ʁãdevu] > [vʁãde].

Pour les mots dissyllabiques le renversement est simple ([Sofa] pour *fasciste* : [faʃist] > [faʃo]).

Il y a pourtant "un petit nombre de mots de trois syllabes qui se divisent en deux groupes; les trisyllabes ayant trois voyelles pleines, et ceux où la troisième syllabe se compose d'une consonne suivie d'un "e muet". Ces derniers peuvent être verlanisés comme des dissyllabes, mais ce traitement n'est pas obligatoire"⁴⁰.

Deux solutions s'offrent alors pour les trisyllabes à syllabes ouvertes ou fermées mélangées. La première consiste à réaligner les syllabes dans l'ordre inverse. Le mot se découpe en trois syllabes et la règle de permutation P2 les réécrit dans l'ordre: (S1 S2 S3) → S3 S2 S1

a) portugais [ɣɛtɪpɔʁ]; b) rigolo [logɔki]; c) papillon [jõpɪpa]; d) frangine [nøʒifɛ̃]⁴¹.

Dans ce cas on peut dire qu'en général le passage de l'accentuation de la syllabe finale passe à la syllabe initiale. La deuxième

solution consiste à couper le mot en deux blocs de longueur inégale, puis à en inverser l'ordre sans qu'il y ait une constante d'application dans le découpage⁴².

Ces mécanismes de cryptage permettent de comprendre certains éléments du succès du verlan. D'abord la facilité d'application de la règle de base, s'exaltant dans la familiarité avec les règles et la musicalité (songeons à la chanson de Renaud *Laisse béton* de 1975 ou les prouesses allittérantes de MC Solaar) du français parlé.

Ces remarques sur les multiples métamorphoses et sur la fréquence de ces mots mettent en évidence une autre dimension de la signification obtenue par ce code: si une langue ne s'exprime pleinement qu'à l'écrit, grâce à sa large redondance, le français, très riche phonétiquement, utiliserait à l'écrit une variété de mots supérieure par rapport à celle qui est utilisée dans le langage parlé⁴³: dans ce code informel le vocable renversé résume des champs sémantiques entiers, la syntaxe est simplifiée et ce sont les expressions holophrastiques, les phono-symboles, les indispensables blocs syntagmatiques – les phrases idiomatiques – qui dominent.

À force de jouer sur les mots, ceux-ci finissent par ne plus rien signifier, et ce sont finalement les images qui parlent et qui tendent à fixer la cohésion et l'intransigeance du groupe. La déstructuration linguistique exprime pleinement sa fonction ludique, car les manipulations du signifiant montrent qu'on maîtrise l'énergie agressive de la parole vers une quête de perfection: la cohérence existentielle est basée sur des valeurs en mouvement.

L'utilisation d'un tel procédé de déformation formelle révèle le milieu social du locuteur et son origine, en particulier celle de la région parisienne résumant les variations diastratiques, diatopiques et diachroniques⁴⁴: "...le Marseillais, il parle pas verlan, c'est le Parisien qui parle verlan... le Marseillais, il emprunte des mots dans certaines langues..."⁴⁵.

Compte tenu de l'usure rapide d'un grand nombre de mots, les locuteurs vont devoir mettre en œuvre de multiples procédés sémantiques et formels de renouvellement et de création lexicale. C'est ce qu'ils font plus particulièrement pour les grandes thématiques citées. Ils vont de ce fait créer dans leurs parlars tout un réseau de synonymes et de polysèmes, dans le but de permettre à ces parlars de remplir leur fonction. Malgré l'instabilité lexicale, parmi les procédés les plus productifs que l'on peut relever, on peut citer:

- des *procédés sémantiques*: l'utilisation de mots issus du vieil argot français, la profusion de figures de type métaphorique⁴⁶ ou métonymique⁴⁷, outre à l'emprunt de mots qui proviennent de toutes sortes de langues de communautés immigrées et qui sont utilisés après avoir été, dans certains cas, verlanisés, par exemple:

bitch (mot anglais pour prostituée, putain) —> **iatchbi, tchébi, tcheubi, tchiab;**

celui-là —> **le-luice, la-çui;**

choper (attraper) —> **peucho, peuch;**

comme ça —> **askeum, asmeuk, comme aç;**

merde —> **deumer, deurme**⁴⁸;

- des *procédés formels*: la déformation de type verlanesque, la troncation⁴⁹, la troncation avec resuffixation⁵⁰, le glissement des significations (l'usage des mots étant moins fortement fixé que dans le français standard, les sens sont parfois mouvants ou changent rapidement), la reduplication hypocoristique, les onomatopées, parce que, bien entendu, plusieurs de ces procédés, tant formels que sémantiques, peuvent intervenir à la fois pour la formation d'un seul et même mot.

Le vocabulaire est encore marqué par un certain nombre de procédés de création. Voici les plus courants:

- l'ajout d'un suffixe, soit pour créer un nom à partir d'un verbe (*flipper* —> *flippette*; *baver* —> *bavette*), soit pour désigner une activité, notamment au moyen de *man*, emprunté à l'anglais (*drogue* -> *drog' man*: vendeur de drogue);

- la transposition d'un mot dans une autre catégorie grammaticale: ainsi le nom *doigt* mis en verlan, donne *oide*, qui devient un verbe; ou encore la locution *guelta*, verlan de *ta gueule*, qui devient un nom.

Au niveau grammatical, certains marqueurs se trouvent en tant qu'infixes au lieu de suffixes. Le marqueur du féminin se trouve à l'intérieur du mot:

gamin [mɛ̃ga], gamine [minga]

copain [pɛko], copine [pinko]

français [sɛfrã], française [sɛzfrã]

frangin [ʒɛfrã], frangine [ʒinfrã].

Les adjectifs sont souvent invariables; on trouve "elle est *ouf*, *relo*, *onc*". À la forme féminine il y a *folle* [løfo], *collante* [lätko], *grosse* [søgro], *bonne* (avec connotation sexuelle) [nøbo], *classe* [søkla], *conne* [nøko]⁵¹.

Les mots issus des grandes thématiques existentielles désignent à la fois une force biologique, une communication matérielle, un

liant sensoriel qui structure entre ces vivants un véritable organe de coexistence: même les mots primitivement injurieux peuvent se charger d'une valeur affectueuse et se transformer en hypocoristiques. De là l'importance de l'intonation, du non-verbal exprimant une fonction expressive prioritaire: ce signifiant n'occupe pas une position particulière dans la chaîne parlée, mais se superpose pour ainsi dire aux unités des deux articulations, et on ne saurait l'analyser en une succession de phonèmes. Si la signification exacte de l'énoncé varie selon le degré de hauteur ou de profondeur atteint par la tension progressive exigée dans la prononciation, de la même manière tout changement phonématique altérera le caractère discret de leur unité: le renversement phonématique, les coupures, les altérations morphologiques, créent des contrastes difficilement reconnaissables.

Se référant à des domaines tabous, le gros mot hésite entre grossièreté et vulgarité, il est lié à la force des interdits qui lui confèrent le pouvoir de libérer des tensions, de s'affirmer face à autrui, d'émerger. C'est pour cela qu'on pourrait définir les "grosses paroles" avec le sens de "paroles violentes, injures", selon la définition de Huguet dans son *Dictionnaire du français du XVIe siècle*. La lexie avait également à cette époque un autre sens: les gros mots ne serviraient pas à communiquer, mais existeraient comme des mots décisifs et qui terminent une affaire. Souvent, les insultes ne sont pas employés pour injurier, mais comme une interjection presque anodine, une espèce de vocatif: on dit *con* comme on dirait *ballot, idiot*, «*dégage, enculé d' ta mère!*» n'est pas une insulte, c'est la traduction ou la transcription dans leur code de "*Pardon, monsieur*". Cela dit, ces vocatifs sont presque exclusivement dépréciatifs: cette dépréciation de l'objet serait-elle un moyen détourné, pour ces enfants qui ont du mal à parler d'eux, qui appartiennent à une culture, un milieu où la parole subjective n'est guère valorisée, un moyen détourné et peut-être désespéré de renflouer quelque peu leur position de sujet ?⁵². Cette situation liée aussi à l'origine de l'argot, peut expliquer la fonction des "vannes", série d'échanges d'insultes rituelles, déjà décrits par des linguistes spécialistes des parlers noirs aux États-Unis: impliquant la présence d'un public, le terme a une fonction ludique tout en cherchant à provoquer l'admiration et non l'affrontement: «le contenu des vanes, uniquement sexuel à l'origine, a évolué et il est notable que les vanes sont très ancrées dans l'actualité: *Ta mère elle est tellement bête qu'elle croit que Robert Hue est l'inventeur de la colle*»⁵³.

La graphie laisse souvent apparaître que l'élève ne reconnaît pas les insultes sous leur forme écrite ("arrash ta mer !", "bâ-tâ-d'tâ mer !"). Le rapport au langage est comme un rapport avec le corps: adresser la parole à quelqu'un c'est une manière de l'aborder, d'être en synchronie avec lui.

Depuis 1992, le ministère de l'Éducation Nationale a mis en place des mesures spécifiques pour les établissements scolaires particulièrement "difficiles" qui ont reçu l'appellation de "zones sensibles"⁵⁴: la violence verbale ou l'impression ressentie d'une telle violence est une des manifestations les plus perceptibles des fractures linguistique et sociale qui s'opèrent. "Ils ne parlent pas français"; "ils n'expriment que de la violence, leur violence"; "il n'y a que des mots grossiers dans ces parlers"; "un malaise social est reflété par cette manière de s'exprimer"; "on ne sait plus parler français dans les banlieues": en effet, plus les communautés banlieusardes sont géographiquement, économiquement et sociologiquement isolées du reste de la population, plus les fractures sociales et linguistiques grandissent.

3. Le zonage situationnel

Il n'existe pas de groupes humains, si désorganisés soient-ils, sans idéologie, sans logique d'identité nationale, sans système unifié d'attitudes personnelles, bref sans culture⁵⁵. En langue des cités on relève des mots provenant du réservoir plurilinguistique des communautés immigrées et qui sont utilisés après avoir été même, dans certains cas, verlanisés: regroupés par domaine thématique, ces mots actuellement utilisés, parmi d'autres, sont d'origine arabe, provenant de diverses langues tsiganes⁵⁶, d'origine africaine, empruntés à l'argot anglo-américain (slang), essentiellement pour ce qui est de la musique et du domaine de la drogue, et encore provenant des régionalismes et de l'argot traditionnel français. On a déjà eu l'occasion de le remarquer, tous les synonymes suivants, tirés du dictionnaire de Jean-Pierre Goudaillier, et les signalisations sociologiques de David Lepoutre, sont directement liés au mode de vie dans les cités et aux communautés qui y vivent. Examinons-les, en ayant recours à des exemples:

l'alcool:

bière: 8, 8.6, 16, *reubié*; **boire:** *pillav, tiser, pillave, tise, zeuti*; **soûl:** *chiredé, cramé, foncedé, fracass, quécla*;

l'argent:

artiche (argot traditionnel), *cash* (espèces, slang anglo-américain), *caillasse*, *craquants*, *flous*, *genar*, *gengen*, *iassca*, *keuss*, *kopecks*, *lovés*, *monnaie*, *naiemo*, *neutu*, *oseille* (argot trad.), *persil*, *seillo*, *thune(s)* (argot tradit.), *vélos*; **billet de banque**: *biffeton* (argot trad.), *craquant*, *faf*, *fafiot* (argot trad.), *feuille*, *fionbi*; **riche**: *blindé*, *cheti*, *thun*; **voler**: *barber*, *bébar*, *chéfo*, *chourav* [(dérober, voler) ← *romani*, je vole en argot serbo-croate], *chourer* *crouchou*, *dépouiller*, *lévo*, *liav* [← *manouche*, je prends, forme perfective qui sert pour la formation du verbe, *dialecte kalderash* (*tsigane*) je prends]; *pécho*, *péta*, *peucho*, *pouilledé*, *pouiller*, *rhouan* (<ar. xwqñ; voler), *rotca*, *taxer*, *tirave*, *tirer*, *tireur* (voleur, argot trad.), *vaillétra*;

les trafics en tout genre:

affaires (plus ou moins illicites): *biz*, *business* (slang anglo-américain), *flag* (flagrant délit, argot trad.) *nesbi*, *négoce*, *ness*; **faire du trafic**: *businesser*, *être en biz*, *être en business*, *nesbi*; *bicrav* (vendre [de manière illicite]) ← *sinto piémontais* *bixava*, je vends); cf. aussi vendre en *dialecte kalderash* (*tsigane*); voler: cf. thématique **argent**: dans les cités vivent des communautés jeunes et d'autres moins jeunes, toutes atteintes par le chômage, ou contraintes à divers expédients, et dont la précarité d'existence est encore aggravée par la réaction de rejet que présente à leur égard une partie de la population française. Leur identité est faite de contraires: peu impliqués dans le poids des relations sociales, occupés à survivre dans la situation présente, ils ne se fixent nulle part vivant dehors, souvent en nomades ou en *sans abri*. Dès la fin des années 1970 cette problématique des sous-cultures juvéniles a été supplantée par la question de leur insertion socio-économique;

les drogues douces et dures:

barrette de haschisch: *barrette*, *dix keusses*, *retba*; **cocaïne**, **héroïne**: *cheublan*, *chnouf*, *dreupou*, *farine*, *feuchnou* (< *chnouf*, argot trad.), *gave*, *héro* (argot trad.), *poudre* (argot trad.); **drogue**: *dope* (slang anglo-américain), *kif* (< ar. *kiff*; mélange de tabac et de cannabis), *meca*, *pedo*, *shit* (slang anglo-américain, plus particulièrement haschisch ou héroïne), *sniffer* (< *to sniff*, inhaler une drogue, slang anglo-américain) *stup*; *zetla* (haschisch <ar. *zlt*; tabac à priser, à chiquer et par extension, drogue); **drogué** (adj.): *foncé*, *fracass*; **drogué** (subst.): *coco*, *guédro*, *tox*; **joint** (cigarette de haschisch): *bed*, *bédo* (← *sinto piémontais* pour désigner de manière générique un truc, un machin), *dobé*, *joint* (slang anglo-américain), *oinj*, *pet*, *pétard*, *pèt*, *splif* (slang anglo-améri-

cain), *tarpé*; **vendeur de drogue**: *bicraveur*, *dealer* (slang anglo-américain), *drogueur*;

les arnaques:

arnaquer: *bouillave*, *canna*, *carnave*, *couillav*, *couiller*, *fucker*, *gruger*, *niquer*, *quénar*, *quène*, *rotca*; **mentir**: *bébar*, *bouffer le crâne*, *flûter*, *pipeauter*, *raconter de la flûte*, *tchatcher*; **tromperie**: *embrouille*, *gruge*, *lézard*.

La sous-culture des rues se reproduit, d'une part, par initiation dans les rapports sociaux directs entre adolescents de la même agglomération, et, d'autre part, par un processus de diffusion culturelle, tant au niveau national, par le fait des mass media et des manifestations spécifiques, qu'au niveau international, puisque, comme on le sait, certaines pratiques artistiques, telles que la musique rap, sont aujourd'hui devenues un phénomène planétaire. Busta Flex dans la chanson *Ça se dégrade* constate l'ennui de la banlieue: *Avant y avait pas autant d'violence, pas d'sida et pas d'rap/ Pas d'sous-acteurs politiques à la "mords-moi la grappe" / Pas d'sitcoms bidons pour essayer d'freiner l'chômage [...]/ Ça s'dégrade à tout va, mais où va-t-on? [..]* Il réclame aussi l'urgence d'inventer une vie sociale et de solenniser le dynamisme et la spécificité culturels des cités.

C'est au sein des groupes de pairs que se développent les relations les plus caractéristiques de cet âge de la vie.

Une grande majorité des adolescents a fait, à des degrés divers, l'expérience du chapardage, de la *tchoure*, c'est-à-dire du "vol d'étalage", dans les magasins et dans les grandes surfaces du quartier. Quant à la consommation et au trafic de drogue, celle-ci est perçue comme l'un des principaux fléaux des grands ensembles. Bien que le nombre et la répartition géographique des toxicomanes ne soient pas déterminés, la consommation de la drogue et sa visibilité ne concernent qu'exceptionnellement les adolescents des classes d'âge considérées.

Le sexe:

capote (*préservatif*): *gumschwî*, *poteca*; **homosexuel**: *boulère*, *dép*, *fiotte* (argot trad.), *macoumé* (il proviendrait du créole antillais), *trav*; **posséder sexuellement**: *bouillav* (tromper quelqu'un *sinto* bujav, même sens); *fuck(er)* (*slang anglo-américain*), *niquer*, *partouzer*, *piner*, *plomber*, *pounechave* (gitan catalan *puntara*, même sens); *quène*, *réti*, *roubave*, *tirer*, *tiser*, *zeub*; **postérieur**: *boule* (← *dialecte kalderash* (*tsigane*) *bui*, même sens, *cavu*, *pétard*, *tarpé*, *uc*, *ulc*); **prostituée**: *barka* [qui vient de l'arabe (même sens)], *bitch* (slang anglo-américain), *fillasse*, *teup*, *up*;

seins (poitrine de femme): *bzazel(s)* (< ar. *bzaezl* ; sein) ; *bzezs*, *poumons*, *tchoutchs*; **sexe féminin** (vulve): *bossu*, *chatte*, *choune*. Le mot *choune*, qui désigne la *vulve*, le *sexe féminin* et veut aussi dire *chance* dans la locution *avoir de la choune*, vient d'une déformation phonétique du berbère *haetfun/hactun* (sexe féminin); **sexe masculin** (pénis): *braquemart*, *breuchi*, *breuch*, *pélo* [(<— *romani*, testicule) b- *sinto* pelo, *sexe de l'homme*, d'où homme par métonymie], *reaupoi*, *teub*, *zeub*.

Parler de l'acte sexuel et de ses manifestations est évidemment tabou, et par conséquent source d'une profusion de gros mots: le verbe *niquer*, très employé, transitif et intransitif, apparu en 1890 en Afrique du Nord, est issu probablement de l'arabe dialectal du Maroc *i-nik* ou bien de l'aphèrese de *fourniquer*. Les termes qui désignent le sexe de la femme, surtout *chat*, employé depuis le XVI^e, tend à être remplacé par le féminin *chatte* et ses nombreuses formes actuelles verlanisées, est apparu dans ce sens au début du XX^e siècle: il faut voir là en même temps qu'une métaphore à partir de la fourrure de l'animal évoqué, l'influence de l'homonymie *chas*.

On a déjà eu l'occasion de le remarquer pour l'adjectif *sale*, l'origine de *pute* aussi, issu du latin *putidum*, avait en ancien français (XII^e siècle) plusieurs sens, celui de "puant", "pourri" et celui de "mauvais", "méchant"; il faut ajouter à tous ces termes, gros mots parce qu'ils relèvent du domaine tabou de l'homosexualité et de la prostitution, l'emprunt anglais actuel de *bitch*, et ses diverses formes verlanisées⁵⁷.

Les maladies sexuelles constituent un autre horizon contre lequel se trouvent rivés ces jeunes ; *Génération Sida*, titre d'une chanson du groupe Rainmen, met l'accent sur un sujet très quotidien et encore plus menaçant pour ceux qui ont peu de moyens : *Oui, il faut en parler/ Cette saloperie de maladie/ Quand tu l'as t'as plus rien à perdre/ T'as plus rien à faire/ Rien, tu crèves, mon gars [...]*.

Les copains et les bandes de copains:

bande, bande de copains: *deban*, *millefa*, *posse* (slang anglo-américain); **boss** (chef de gang, slang anglo-américain); **copain** (de la même bande, de la même cité): *cipote*, *reufre*, *teupo*: ce sont des formes d'agrégation juvénile que l'on retrouve dans de nombreuses sociétés, définies aussi par "groupes de pairs". Ce sont simplement des jeunes qui ont l'habitude de traîner ensemble, qui ont tissé des liens au fil du temps, en bas des cages d'escalier, dans les rues de la cité, dans les classes d'école, sur les terrains de foot, dans les salles de sport, en colonies de vacances, dans les centres de loisirs.

Les conduites transgressives relèvent aussi d'une logique du défi et de l'honneur personnel. Dans l'ensemble, il faut remarquer que les groupes de pairs sont relativement inactifs et désœuvrés. La présence physique dans les rues est d'ailleurs une condition nécessaire à l'intégration au groupe. Cette sociabilité d'espace publique donne à la cité H.L.M. son caractère d'ambiance spécifique. La conscience du groupe s'exprime de manière très claire et unanime dans un "nous" se rapportant généralement au grand ensemble: "Nous, les mecs des Quatre-Mille", "on est ensemble, on est tous frères", "on se serre les coudes", "nous, à la cité".

La perception exacerbée des classes d'âge, propre à cette période de la vie, se traduit par une manière très simple de classer les membres du groupe en "petits" et "grands". Si l'âge est un facteur de regroupement par affinités, il ne constitue pas pour autant une barrière relationnelle. Les "grands" ne méprisent pas forcément les "petits", qu'ils initient, protègent, dominent et dont ils se servent au besoin⁵⁸. L'institution des *grands frères* a été adoptée pour essayer de garder le difficile équilibre qui règne: un grand frère exerce une sorte d'influence tutélaire, en étant attentif à encourager l'autonomie de ses protégés: "en réconciliant égalitarisme républicain et fraternité communautaire, laïcité et appartenance religieuse, ils ébauchent une forme de citoyenneté dans les cités"⁵⁹.

Les sociologues qui travaillent sur les banlieues – et les hommes politiques à leur suite – s'accordent à dresser, sur fond d'exclusion, d'échec scolaire, de chômage, de délinquance, de drogue, de violence, un constat en termes de crise, voire d'échec de la socialisation.

Le phénomène des bandes de jeunes lui-même n'est pas nouveau en France, puisque la littérature sociologique en fait remonter l'histoire au début du XX^e siècle. Des "Apaches" de la Belle Époque jusqu'aux "cailleras", aux "zoulous" aux "arab'boys"⁶⁰ d'aujourd'hui, en passant par les "blousons noirs", les "loubards", les "skinheads", chaque époque a eu ses bandes, qui reflétaient à leur manière les styles et les mentalités du temps.

Dans la région parisienne, des groupements de jeunes Noirs se sont sans doute constitués ces dernières années dans la mouvance zulu de la culture hip hop et ont été inspirés par les modèles cinématographiques et médiatiques des gangs noirs américains. Ces "bandes de mouvement" ou "bandes spectaculaires" se sont illustrées par quelques actions d'éclat lors de sorties de boîtes de nuit, sur le parvis de la Défense, etc. Ces groupements sont essentiellement liés à la pratique de la musique et s'apparentent donc à ce

que les acteurs du mouvement hip hop appellent un *posse*, c'est-à-dire l'ensemble fluctuant des adolescents qui gravitent autour des membres d'un groupe de rap.

La femme:

draguer: *brancher, pécho, peuho, racler*; **femme, fille:** *caille, clira, dama, damoche, djiig, fatma, fébosse, feumeg, fillasse, gadji* (<— *romani*, femme mariée non Tsigane; *gavali (sinto piémontais gavali)*, *go, (bambara* niveau argotique, déformation phonétique de l'anglais **girl**), *ww* (association qui est faite entre l'image de la femme et les voitures neuves); *gorette* (fille <— wolof, homme avec adjonction du suffixe *-ette*), *meuda, meuf, og, racli* (<— correspond à *raclo* et désigne une femme non Tsigane en *tsigane*); *radasse, rate, rumo, soua* (<ar. *swaswa*; très bien, très bon), *souris, taspé, taspèche, taupe* (argot trad.), *zesse, zessgon, zouz*; **fille très belle:** *beubon, canon*; **petite amie, copine:** *minch* (<— *tsigane*, a) vulve, b) femme aussi vulve, en *dialecte kalderasch*).

Les insultes spécifiquement féminines, qui tournent toujours autour des trois figures de l' "allumeuse", de la " salope " et de la "putain", sont évidemment en rapport étroit avec cette thématique du comportement sexuel. Comme nous le signale Davis Lepoutre, "les critères de réputation féminins sont ici liés à la conception traditionnelle de l'honneur familial dans les sociétés méditerranéennes et en particulier dans les sociétés musulmanes. À la base, l'honneur familial dépend en effet de la pureté généalogique du sang, dont les femmes sont essentiellement responsables, par leur comportement sexuel. Selon une idée très commune dans cet univers de représentations, il y a une incapacité des femmes à pouvoir maîtriser seules leur désir; ce sont les hommes qui sont par conséquent responsables du comportement sexuel féminin"⁶¹.

Par tradition les adolescentes maghrébines ne traînent guère, ne stationnent jamais dans les cages d'escalier, en bas des barres, ne jouent pas sur le terrain de foot. Au niveau symbolique, la responsabilité masculine de l'honneur féminin se retrouve tout entière contenue dans la thématique propre des insultes, puisque la figure de la mère et surtout le thème de son comportement sexuel y occupent une place centrale.

Le travail mais aussi le chômage et les problèmes qui s'en suivent: **avoir un métier qui permet de vivre:** *être dans la place, être en place*; **problème:** *blèmepro, engatse, lergs, lézard*; **situation matérielle difficile:** *galère, delbor, deurme, lerga, rouille*; **travail:** *chafra, job, taf* (argot trad.), *trime, vail, vailletra*; **travailler:** *chafrav (manouche čafxova, je travaille, verbe formé à partir du*

verbe allemand *schaffen*, créer, travailler); *gratter* (argot trad.), *jobber, taffer, trimer, vaillétra*.

La famille et la cellule familiale:

famille: *fillemma, maf, millefa*; **frère:** *dareuf, ginfr, reuf, reufré*; **lieu où l'on habite:** *base, cité, ghetto, təc, téci, tierquar, togué*; **maison:** *casbah* (< ar. *qasba*); *case, taule* (argot trad.), *zonmai*; **mère:** *meureu, reum, reamda*; **parents:** *ieuvs, renpas, renps*; **père:** *daron* (argot trad.), *patron, reup, ronda*; **sœur:** *gine, reus*.

Habituellement, l'intégration individuelle du mode de relation dominant s'effectue directement, et dès le plus jeune âge, dans le cadre familial et scolaire. Dans le contexte social et culturel qui nous intéresse, on a vu qu'il en va autrement, puisque, d'une part, les formes de socialisation sont sensiblement plus autonomes et, d'autre part, les modèles transmis par la famille sont beaucoup plus ambigus, les liens sociaux étant probablement plus distendus dans les cités qu'ailleurs: plus exactement, les deux systèmes de normes sont transmis de façon simultanée s'opposant. Il ne faut pas oublier non plus que le nombre de familles monoparentales (le plus souvent des mères célibataires et leurs enfants) est ici nettement plus élevé, ce qui indique une moindre intervention des pères en tant que dépositaires de l'autorité.

La police:

attraper (défense de ses intérêts); **arracher (s')** (s'enfuir, se sauver, argot trad.), *serrer* (argot trad.); **avocat:** *baveux* (argot trad.) **indicateur de police:** *dic, dicdic, lanceba, pouc, poucav*; **policier:** *arhnouch* (< ar.; serpent, policier); *chtar, condé* (argot trad.), *cow-boy, coy, dular, fouine, guisdé, keuf, neufoui, schmitt* (allemand *Schmied*, forgeron; terme passé en langue des cités par l'intermédiaire du *sinto*; le forgeron forge des bracelets mais aussi les menottes, dont se sert le policier), *starsky*; **prison:** *carpla, heps* (< ar. *haebs*); *placard* (argot trad.), *zon, zonpri, zonzon*; **se sauver:** *s'arracher, calter, se casser, se gazer, se nachav*. Le choix des lieux d'affrontement obéit d'abord à une double contrainte de publicité et de clandestinité. Les espaces publics du grand ensemble, ouverts à tous les regards, mais relativement fermés à la présence et au contrôle policiers, constituent de ce point de vue des endroits très propices aux rixes adolescentes.

Les rondes et descentes de police, perçues comme des formes de violation territoriale, donnent aussi lieu, parfois, à des "caillassages" de véhicules, dont les médias rendent régulièrement compte depuis plusieurs années; toujours en matière de revendication contre les forces de l'ordre, le titre 1993 *j'appuie sur la gachette*, des

rappeurs NTM, attire particulièrement l'attention sur le problème des violences.

La cohérence du groupe s'exprime par exemple dans la solidarité et dans la complicité de secret vis-à-vis des policiers. La conscience de partager le même type de condition sociale et les mêmes difficultés économiques induit une grande tolérance vis-à-vis des agissements illicites d'autrui.

On sait que la délinquance juvénile dans les classes pauvres a été interprétée par un courant de la sociologie américaine comme une réaction de "conformisme déviant". Les jeunes exclus, frustrés de ne pouvoir participer au jeu socialement intégrateur du travail et de la consommation, seraient, selon ce type d'analyse, poussés vers des stratégies de type délinquant.

La jeunesse faisant souvent figure de point de cristallisation des conflits et des problèmes du grand ensemble, ses membres se trouvent être les porteurs privilégiés du stigmat spatial⁶²: de plus, puisque les adolescents sont profondément inscrits dans ces espaces il leur faut assumer pleinement l'image de la cité, acceptant et revendiquant son image négative.

La vie dans les cités:

baratiner: *blablater, taper la discute, tchatcher*; **charrier quelqu'un**: *bréchan, gazer, tailler, traiter*; **ennui(s)**: *blème, blèmepro, engatse* (sing./pl.), *lergs* (pl.), *lézard* (sing./pl.); **être dans une situation matérielle difficile**: *être un hédiste, galer, galérer, rouiller, tenir le bâtiment*; **frimer**: *béflan, donner(se la), faire crari, flamber, gazer, jouer (se la), péter (se la), raconter (se la), taper la frime*; **gars**: *gadjo* (<— romani, homme marié non Tsigane, c'est-à-dire tout autochtone non rom), *hamster, keum, lascar, nombo, payo, raclo* (dialecte kalderash (tsigane) garçon non tsigane, homme non marié, non Tsigane en sinto), *scarla*; **loisirs**: *pillav* (boire romani), *doura* (tour, virée dans la cité) (< ar. dura; promenade); **les misérables**: *ahchouma* (< ar., honte), *haram* (< ar. hacreem; péché), *hralouf* (< ar. baciuf; porc), *maboul* (< ar. mahbul; fou); *mesquin* (pauvre type) (< ar. miskin; pauvre), *msrot* (fou) (< ar. msxot; rebelle, espiègle, dévergondé), *roloto* (nul) (< ar. khiot; abandonné, indésirable), *shatan, shitan* (< ar. letan ou litan; diable).

Le territoire est culturellement inventé : les déambulations vagabondes expriment l'errance psychologique, d'abord spatiale, ensuite temporelle voire occupationnelle. C'est un fait bien connu que la colonisation des espaces collectifs et publics par les groupes de jeunes dans les grands ensembles de banlieue: les adolescents

occupent de manière systématique les squares, le "mail", les aires de jeux pour enfants, les terrains de sport, les escaliers, les entrées, les paliers, les sous-sols, les caves, les terrasses⁶³. Leurs activités consistent principalement "à tenir les murs", à traîner, le plus souvent à pied, dans les rues de la cité, dans les allées d'immeubles, dans les couloirs du centre commercial, à fréquenter de façon nonchalante le centre culturel, les clubs de jeunes, le centre informatique, à taper dans le ballon de football dans la rue ou sur le terrain, à jouer au basket ou au tennis contre les murs des bâtiments, à faire des prouesses à vélo, à vélomoteur, à moto, à lancer des pétards, à écouter de la musique, à danser le rap, à voler dans les magasins ou dans les voitures, à se battre contre les groupes des cités voisines.

On ne peut passer sous silence l'activité de la *tchatche*: le langage figure comme support essentiel du système des relations sociales et l'éloquence est un critère de réputation de première importance. Les *tchatcheurs*, les membres du groupe qui savent manier le mieux le lexique et la diction, sont les plus imbattables dans les joutes de vanes et excellent dans la maîtrise des insultes, des ragots : *Ma tchatche est inépuisable/ La juge me regarde obsédée/ Le chasseur aime son gibier/ C'est comme au cinéma, mes lascars foutent le bordel/ Dès que j'ouvre la bouche[...]*, souligne, par exemple, Stomy Bugsy dans *Mes forces décuplent quand on m'incolpe*, démontrant combien le rap se soit véritablement adapté au français.

Plusieurs facteurs contribuent en effet à donner au grand ensemble des frontières à la fois précises et facilement perceptibles. L'unité architecturale du grand ensemble établit un contraste très visible avec le reste de l'espace urbain. Les limites de la cité sont nettement tracées par les larges voies adjacentes et par les lignes de chemin de fer de R.E.R. et de tramway. Le fait que les transports en commun pénètrent peu, concourt aussi à en faire un espace fermé dans lequel on se déplace principalement à pied.

On retrouve chez les adolescents les plus délinquants, de manière plus systématique, les comportements d'ostentation et de frime: c'est la figure bien connue des "loulou" de banlieue, qui viennent parader en bande, dans les quartiers animés des centres-ville, le samedi soir, version juvénile et populaire du comportement de parvenu, de nouveau riche, mais aussi modèle d'une réaction minoritaire à la société et à son autorité. Définis aussi *Le Mia*, pris comme les cibles des rappeurs IAM, groupe symbole de la multiculturalité marseillaise, ils revêtent la saillance démarquant la

parodie de l'engagement. Dans le langage des rues, frimer se dit *flamber* (*béflan*), verbe qui désigne aussi toutes sortes de comportements de défi, tandis que dans le vieil argot français *flamber* signifie surtout dépenser de l'argent au jeu, ou simplement dépenser follement son argent. Le corps se met en scène: la frime est un comportement social largement associé à la jeunesse d'une part, et aux espaces publics, notamment à la rue d'autre part.

La fonction de représentation du vêtement, le culte des apparences trouvent leur expression la plus large dans l'une des figures emblématiques de la culture des rues qui est celle du "sapeur", littéralement celui qui se "sape", c'est-à-dire qui s'habille bien. Les mouvements de la mode trouvent bien sûr dans la culture des rues des versions exacerbées. Le souci de conformité au groupe, autant que les efforts de distinction par rapport aux adultes et aux aînés sont permanents. "Il importe de toujours rester dans le coup, de suivre de près le mouvement ("le Mouvement"). "Hip", l'un des deux termes de "hip hop", est d'ailleurs un dérivé de "hep", qui, en ancien argot noir américain, signifiait "dernier cri". Cette adhésion à la mode correspond bien à l'idée générale d'une existence dans laquelle il faut absolument être de son temps, être toujours présent, pouvoir à tout moment "calculer" les personnes autant que les situations, ou encore "savoir quelle heure il est", comme le dit l'expression populaire⁶⁴.

La culture de la frime ne se résout pas tout entière dans les vêtements et les panoplies. Il faut prendre en compte également les attitudes corporelles et toute la gestuelle emphatique qui puisent leurs racines dans le rapport au corps traditionnel méditerranéen et dans celui, encore plus marqué, des Noirs⁶⁵. Il y a maintes manières physiques outrées d'exprimer l'orgueil, l'arrogance, l'agressivité, ou même la nonchalance et la désinvolture, aussi bien dans les postures que dans les façons de déambuler, de parader, de "marcher comme un caillera", ou de "rouler les mécaniques". Il faut penser encore aux mimiques et à tous les gestes expressifs qui accompagnent systématiquement la parole, sans oublier enfin les manières de regarder, de fixer, de toiser, de "mater" les autres, ses pairs et ses "supérieurs" tout autant que ses "inférieurs". Cette "technique du corps" semble très bien s'accorder avec les dispositions physiques en général, et avec l'habitus agonistique en particulier, des adolescents considérés.

Les duels de préadolescents et de jeunes adolescents se déroulent généralement sans armes. Dans les bagarres collectives, cependant, l'exacerbation de la colère entraîne une montée rapide

de la violence. Indépendamment de l'usage qui en est fait, qui reste tout à fait exceptionnel, la détention ludique et symbolique d'armes blanches tranchantes (rasoirs, couteaux), voire d'armes blanches contondantes (poings américains), ou même d'armes de choc (matraques télescopiques, nerfs de bœuf, nunchaku) est relativement fréquente. Ces armes exercent logiquement, au même titre que les diverses techniques d'arts martiaux, une fascination sur les esprits de ceux pour qui se battre constitue une activité hautement valorisée. Chaque année, les chefs d'établissement enrichissent la "collection" du collège de canifs, couteaux, poignards, saisis dans des cartables ou des poches d'élèves⁶⁶.

La familiarité de plus en plus courante de certains membres de la culture des rues avec les armes à feu est également due à la présence dans la cité d'adolescents plus âgés, membres actifs du "milieu" de la drogue, qui sont généralement armés. L'inculcation de l'habitus agonistique se réalise dès la petite enfance, parfois dans le cadre familial, à l'école et surtout dans la rue. L'usage des châtiments corporels, fréquent dans le mode d'éducation populaire, fait très tôt subir aux enfants qui en font l'expérience régulière un apprentissage physique, psychologique et social de la violence: "L'inculcation de l'ethos agressif doit beaucoup au modèle de comportement des pères qui, en accord avec l'idéal populaire de virilité fondé sur la force physique et une conception des rapports sociaux dans laquelle l'honneur tient une place importante, font montre en maintes occasions de leurs capacités à réagir aux offenses, voire aux agressions, dans la vie quotidienne et donnent quand il le faut l'exemple concret de la violence physique"⁶⁷.

D'une façon générale, les sports les plus populaires – au double sens du terme –, comme par exemple le football, sont des sports dont la pratique institutionnalisée est liée aux représentations et à la logique de l'honneur. D'une part, ils se trouvent intégrés dans une logique de spectacle et de mise en scène. La proximité de la pratique sportive avec la logique des affrontements conflictuels imprime aux discours des compétiteurs une tonalité franchement guerrière qui magnifie plus que partout ailleurs les qualités de force, de puissance, de courage, de générosité des sportifs. Au sein des équipes de football de cadets ou de juniors, il existe d'ailleurs une insulte tout à fait insolite en rapport direct avec cette valorisation de la performance individuelle. "Il s'agit du qualificatif de "présu" ("espèce de sale présu"), qui est en réalité la forme abrégée de "présumé", terme désignant les adolescents immigrés d'Afrique noire, que les parents, dépourvus de livrets de famille à

leur arrivée en France, ont volontairement rajeuni dans leur déclaration à la mairie d'accueil dans le but de faciliter leur intégration dans de petites classes⁶⁸. Ces adolescents, enregistrés avec une date de naissance dite "présumée", sont toujours plus âgés réellement qu'ils ne le sont administrativement et se trouvent naturellement avantagés physiquement par rapport à leurs pairs.

La gestuelle et les attitudes corporelles de la culture des rues sont portées à leur paroxysme dans les clips de rap américain et français, dans lesquels les chanteurs, filmés en gros plan et toujours face à la caméra, dansent et se contorsionnent de façon caricaturale, roulant et ondulant les épaules et le corps tout entier, bougeant leurs mains de façon expressive et outrée, au rythme de la musique, fixant l'objectif en permanence, le pointant du doigt avec l'air menaçant et de leurs yeux. Le narcissisme machiste pur et dur s'exprime là d'une manière débridée, spectaculaire, voire tout à fait burlesque. L'interjection arabe dialectale *zâama*, employée par les adolescents qui exprime aussi bien le refus affecté et orgueilleux, on pourrait dire physique, de se plier aux demandes d'autrui, traduit assez bien cette exacerbation du moi et ce rapport au corps égocentrique qui s'inscrit au cœur même des interactions.

La "galère" est un concept issu du langage des rues et qui est devenu aujourd'hui emblématique de la situation socio-économique d'une partie de la jeunesse des grands ensembles⁶⁹. Pour autant, la "galère" n'est pas vide de perspectives, puisqu'elle activerait des potentialités d'action nouvelle et, par conséquent, l'esquisse de mouvements sociaux à venir, comme pour les "classes dangereuses" du XIXe siècle, qui furent à l'origine du mouvement ouvrier. Selon les siècles, la notion de *ghetto* a été liée tantôt à une population "racialement" homogène, donc faisant de l'ethnicité l'un des critères pertinents de distinction du terme⁷⁰, tantôt définissant une population qui vit coupée du reste de la ville, culturellement et socialement homogène tout en étant différente de la société environnante. Cette attitude peut se rencontrer dans ces groupes de jeunes verlanisants, mais elle n'est pas la règle ; il apparaît en effet que les valeurs revendiquées par les habitants sont celles de la société dans sa globalité ou tout de même des valeurs de croissance. Voyons quelques exemples :

pour les différentes communautés et leurs appellations:

arabe, arabe maghrébin: *beur, rabza, rabzouille, reubeu*; **asiatique, chinois:** *Jacky, jaune, miaou, noiche, oinich, tchoune*; **français de souche:** *bab, babtou, blonblon, blondin, céanf, céfran,*

Chabert, fils de Clovis, from, gaulois, pâté-rillettes, rilette, roum, rouni (< ar, rumi; homme européen), toubab (< ar. tebib; savant/algérien tbib ; sorcier) ; noir (africain, antillais, etc.): black, blackos, Blanche-Neige, cainf', cainfri, greune, kahlouche, keubla, neg', négro, nombo de leurcou.

Les adolescents opèrent entre eux des distinctions qui sont à la fois raciales, nationales et ethniques. Une première classification, de loin la plus usitée, sépare les individus en six grandes catégories : les *Reubeux*, les *Reunois*, les *Céfrans* parfois désignés comme "Gaulois", les *Hindous*, les *Noiches* [Chinois] et les *Feujs* [Juifs]. Il faut noter que le verlan est presque systématiquement employé pour ces termes de classification ethnique et on peut y voir une nouvelle définition des identités sociales. Le verlan peut d'ailleurs servir, en enrichissant le lexique, à distinguer les générations de l'immigration. Ainsi, le terme *beur* qui servait dans les années 1980 pour désigner les enfants d'immigrés maghrébins, a été aujourd'hui remplacé par le terme *reubeu*, qui désigne désormais la troisième génération maghrébine ou qui confond simplement toutes les personnes d'origine arabe sanctionnées par le repérage physique et la chasse au faciès.

Un discours largement répandu affirme facilement l'absence de racisme des jeunes entre eux dans les banlieues "pluriethniques", que ce soit dans les cours d'école ou bien dans les rues des cités H.L.M.⁷¹

Les qualificatifs ethniques ou raciaux trop connotés historiquement ("arabe", "noir") sont plus ou moins bannis du langage courant et remplacés soit par des désignations plus neutres faisant référence à l'origine géographique ou à l'appartenance religieuse ("musulman"), soit, plus rarement, par des euphémismes ("personnes de couleur"), soit encore par des qualificatifs ayant acquis une connotation positive du fait de leur emploi récupéré par les membres des communautés concernées ("beur", "black").

Dans les échanges d'insultes rituelles que pratiquent les adolescents, le contenu des énoncés fait souvent référence à l'appartenance et aux traits physiques ethniques et raciaux. Les locuteurs reprennent à leur compte les insultes du racisme ordinaire ou créent leurs propres expressions originales: "raton", "bronzé", "frisé", "sale Arabe du bled", "tutu" (tunisien), "bougnoule", "sale Nègre", "sale Noir", "négro", "con d'Neg", "carlouche", "mama-dou", "bamboula", "grosses lèvres", "lèvres décapotables", "sale Hindou à lunettes", "bol de riz". Le contenu des insultes peut aussi renvoyer à la notion de race en général ("la putain de ta race",

“enculé de ta race”, “je vais te massacrer ta race” etc.) ou bien, à l'inverse, fustiger la perte ou l'absence d'identité raciale (“bâtard”). Nombre de “vannes” sont échangées entre pairs de même origine ou de même couleur, ce qui constitue une manière de créer un lien social entre individus stigmatisés et par là même d'annuler ou de neutraliser le stigmaté.

On peut exprimer l'hypothèse que si la culture des rues se perpétue, c'est dans une forme socialement moins intégrée ou du moins plus proche des sous-cultures délinquantes décrites par la sociologie américaine⁷².

Pour la défense de ses intérêts:

attraper: griller, pécho, peucho, serrer; **avoir (très) peur:** faire dans le peuslave, flipper sa mère, flipper, flipper sa race, péfli, péfly, transpirer sa race; **bagarre:** baston (argot trad., bastos (balle [d'arme à feu]), stonb, stonba; **casser la gueule à quelqu'un:** marav (battre, frapper, tuer ← romani marav, je frappe; sinto piémontais maravo, je tue; caló marar, tuer), défoncer sa race à quelqu'un, faire sa race à quelqu'un, fumer sa race à quelqu'un, niquer sa race à quelqu'un; **frapper:** castagner, chirer, cramer, déchirer, destroyer, fumer, marav, marbrer, pécho, péta, peucho, tépa, tuer; **fuir:** nachav (s'enfuir ← tsigane je fuis); **revolver:** brelic, brelica, flingue, gun, libreca, pouchka; **tuer:** canner, cramer, défourailler, exploser, fumer, marav, plomber.

La rupture avec la culture des rues, qui accompagne dans la plupart des cas le passage à la classe d'âge supérieure, celle des lycéens, se traduit d'ailleurs logiquement par l'abandon conscient et déclaré des pratiques de sociabilité de la rue et de toute activité comme cailléra⁷³.

Selon la tradition banlieusarde, “les quartiers nord, c'est les plus réputés. Comme aux Etats-Unis, c'est pareil, les quartiers chauds, ils sont au nord”. Il se trouve en effet qu'en France les communes phares de la “révolte” des banlieues, d'une part, sont, pour les plus importants, situées au nord de leur ville centre. C'est notamment le cas des banlieues de la Seine-Saint-Denis, en région parisienne, ou encore des bien nommés “quartiers nord” de Marseille. “À Paris, cette polarisation est renforcée par la place qu'occupe, dans l'espace “régional” de la culture des rues, la gare du Nord (Nord ou Reuno): sans que l'on puisse établir de lien culturel direct, ce mythe du Nord renvoie peut-être au fort attrait des pays du nord de l'Europe sur le mouvement beatnik américain”⁷⁴. Dans notre contexte culturel, la mythologie des quartiers nord s'exprime très largement dans les textes de musique rap française.

Ainsi, les trois lettres nominatives du groupe Suprême NTM ne sont-elles pas seulement les initiales de “Nique ta mère”, mais aussi, de manière tout à fait ambivalente, celles de l'expression “le nord transmet le message” (autrement dit, il sert de guide pour la jeunesse). Ce groupe a aussi intitulé un de ses morceaux: *En direct du grand Nord*. De même, MC Solaar, dans *Quartier nord: Je viens du sud de la capitale qu'on appelle Villeneuve-Saint-Georges, quartier [...]*.

Les bâtiments, qui ont été construits dans l'urgence et dans l'économie, sont dans un état de dégradation avancée. Ici encore, le grand ensemble fait figure de symbole: la dégradation est ancienne, datant pour ainsi dire de la construction de la cité⁷⁵. Le grand ensemble fait aujourd'hui l'objet d'une réhabilitation complète, étape par étape. Le projet vise, au-delà de la remise en état et de la rénovation des bâtiments, à transformer en profondeur l'ordre urbain du quartier. Le but est, à la fois, de rompre l'unité du grand ensemble, par les opérations de différenciation architecturale, et de l'ouvrir sur l'extérieur, par les démolitions, les percements et les réaménagements de voies: la politique toute récente du “développement social des quartiers” (DSQ) vise à relancer, en le dessinant autrement, cet espace d'exclusion, pour la réinsertion sociale de ses habitants.

La sous-culture des rues trouve aussi son développement hors de la cité (“On est parti à Ripa”). Dès l'âge de douze ou treize ans, la fréquentation du collège oblige ces enfants à sortir du grand ensemble, leur donnant l'occasion de découvrir d'autres endroits; la fréquentation occasionnelle des centres parisiens par des groupes d'adolescents des quartiers périphériques est un phénomène désormais bien connu: c'est l'occasion courante de rencontres conflictuelles. De fait, le Forum des Halles, les Champs-Élysées, la Défense, Pigalle, la Gare du Nord, sont aujourd'hui devenus des “hauts lieux” de la culture des rues, régulièrement fréquentés ou occupés par des groupes de pairs.

En dépit d'une vision unificatrice et nationale de la langue, les variations dans l'usage du français et une nouvelle situation sociolinguistique apportent des éléments imprévus, mais importants.

Ces exemples linguistiques paraîtront peut-être ésotériques et détachés des réalités pratiques de la vie, les situations-noyaux représentant les circonstances concrètes dans lesquelles l'expérien-

ce quotidienne de ces jeunes se déroule: à cause d'un contexte essentiellement pauvre, dans ce sous-code restreint, les phrases sont elliptiques et raccourcies, les syllabes se chevauchent, le vocabulaire s'affaiblit et se réfère à un seul aspect des choses à la fois. Peu nombreuses sont les informations intériorisées: les mots, refusant principalement toute médiation discursive, expriment de manière essentielle un mal d'être. Les traits structuraux des chaînes orales affectent le comportement de ces acteurs relégués et impuissants à contrôler le système social auquel ils appartiennent. Dans cette zone frontalière, la vie, au lieu d'être un épanouissement joyeux se transforme en une réalité sombre et desséchée; ces personnes essayent de redéfinir le contexte en parvenant à la structure "profonde" de la communication pour en amoindrir l'influence. Leur démarche constitue un système incorporant les fonctions de trois dimensions: la visualisation de l'espace, sa traduction en termes proxémiques, et la mémorisation des contraintes conceptuelles et perceptives de leur propre culture: ce parler, propre à un réseau de relations entre jeunes synchronisés, avec son fond commun de sens et d'émotions et ses variantes, fonctionne comme la mémoire du groupe qui comble l'instabilité et le déracinement.

Ce n'est pas le vocabulaire codé qui représente un obstacle: avoir quelques éléments pour comprendre la "langue différente", produite par une culture "différente", ne veut pas dire connaître son mode d'organisation. Utilisées à bon escient, les expériences interculturelles sont un incomparable stimulant intellectuel, dépaysent l'image conventionnelle de soi et affectent tout le comportement de chacun. L'adéquation à cette *mise en mots* d'une "crise" réduit la distance sociale et aide à déchiffrer les messages silencieux sous-jacents.

Au-delà de tout jugement sur la valeur des contenus culturels transmis, il faut bien convenir que ce nouvel engouement pour la banlieue donne aujourd'hui aux habitants de ces quartiers, et tout particulièrement aux adolescents très nombreux qui y résident, une visibilité sociale nouvelle qui contraste avec les images catastrophiques et inquiétantes, sur fond de misère, d'émeutes et de délinquance, auxquelles nous avons été habitués depuis une quinzaine d'années. Probablement, ces modèles et cette nouvelle lisibilité culturelle de la jeunesse des grands ensembles de banlieue produiront à terme des acteurs sociaux légitimes à force d'être reconnus⁷⁶ et, par voie de conséquence, des citoyens de la République, même au point de vue linguistique. Mais leur verlan ne mourra pas. Il changera au fur et à mesure, pour passer dans les textes à création, comme il le fait depuis longtemps.

NOTES

¹ Pour la plupart des données lexicales nous utilisons les ouvrages suivants: B. SEGUIN - F. TEILLARD, *Les Cefrans parlent aux Français. Chronique de la langue des cités*, Paris, Calmann-Lévy, 1996: il s'agit du compte-rendu mensuel, réfléchi et souffert, d'une année de la vie d'enseignants dans le collège *sensible* des Courtillères: il aboutit au riche dictionnaire, élaboré en filigrane tout au long du texte et rédigé avec quatre-vingts élèves de douze ans. Le but principal des auteurs a été de faire de contrepois aux discours uniformisants et réducteurs sur l'école, la langue, la banlieue; J.- P. GOUDAILLIER, *Comment tu tchatches! Dictionnaire du français contemporain des cités*, Paris, Maisonneuve & Larose, 2001: c'est un dictionnaire "encyclopédique" de la terminologie employée par les habitants des cités, avec une analyse complète et rigoureuse des étymons de toutes sources ethniques; D. LÉPOUTRE, *Cœur de banlieue. Codes, rites et langages*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1997: encore une chronique fidèle qui, dans un style qui frise le romanesque, cache l'analyse capillaire des codes existentiels qui gèrent la vie des jeunes habitants des Quatre-Mille-La Courneuve. Cet ouvrage a été rédigé après plusieurs années d'études et de travail d'un ethnologue-enseignant qui, pour mieux comprendre cette jeunesse souvent stigmatisée par les préjugés, a vécu dans la Petite Couronne nord de la banlieue parisienne. La cité des Quatre-Mille a été construite au début des années 1960, pour répondre à de nouvelles exigences, à l'instar de tous les grands ensembles construits à cette époque. Les Quatre-Mille figurent néanmoins toujours parmi les grands ensembles, comme beaucoup de ceux qui ont été conçus et construits pendant ces années-là, c'est-à-dire avant que la politique gouvernementale en matière de logement ne s'infléchisse et que la circulaire du ministre Guichard ne vienne mettre un terme, en 1973, à ce type d'urbanisme. Le lecteur nous excusera d'utiliser, au besoin, les mêmes exemples que les auteurs que nous venons de citer, selon les sujets que nous traitons.

² Les comportements et les formes d'interactions qui les caractérisent ne durent qu'un temps limité dans l'existence: à partir de l'âge de seize ou dix-sept ans, avec l'entrée au lycée, la projection dans un futur apparaissant déjà beaucoup plus proche et plus concret, implique des préoccupations en termes de projets personnels et, par conséquent, de nouvelles formes de conduite sociale.

³ Comme on lit dans l'ouvrage de J.-M. DÉCUGIS et A. ZEMOURI, *Paroles de banlieues*, Paris, Plon, 1995, p. 104: "On connaît tous un peu de mots de tout le monde. On parle en français, avec des mots rebeus, créoles, africains, portugais, ritals ou yougoslaves. Blacks, gaulois, Chinois et Arabes, on a tous vécu ensemble".

⁴ J.-P. GOUDAILLIER, "Les mots de la fracture linguistique", *Revue des deux mondes*, mars 1996, pp. 115-123.

⁵ Comme le fait remarquer R. GALLISSOT: "par delà la provenance et le lieu de naissance, origine veut dire descendance, souche, sang, lignée, retrouvant le sens premier de race. "Origine", comme culture ou "ethnie", officie comme euphémisme de "race". Ce racisme masqué [...] produit des "différences" pour s'appuyer sur elles": *Nationalisme et racisme*, cit. in V. DE RUDDER, "Désignation et origine:

production de l' "ethnique", *Cahiers de la Méditerranée. Mots et migrations*, n. 54, juin 1997, pp. 69-80: p. 70.

⁶ Cf. J.-P. GOUDAILLIER, *Comment tu tchatches*, [...], cit., p. 11. Pour suivre l'évolution de la civilisation, l'état de société et la structuration que celle-ci opère à partir des mots, voir J.P. COLIN, "Nouvelles pratiques langagières. Les argots" et C. BERNET, "Usages et marges du lexique français", in G.ANTOINE-B.CERQUIGLINI, *Histoire de la langue française (1945-2000)*, Paris, CNRS Éditions, 2000, pp.151-172 et 173-194.

⁷ Les Z.E.P., sigle désignant la "zone d'éducation prioritaire", correspondent le plus fréquemment à ce qu'on appelle euphémiquement les "quartiers difficiles" de banlieue: leurs établissements scolaires disposent de moyens supplémentaires en heures d'enseignement et budgets alloués. Le 13 septembre 2001 les premiers étudiants issus de lycées défavorisés ont fait leur entrée à l'Institut de Sciences Politiques de Paris; dispensés du concours traditionnel, ils ont été reçus sur dossier à l'issue d'une procédure destinée à diversifier le recrutement des élites: cela permettra de montrer aux enfants qu'on peut agir malgré les problèmes d'intégration.

⁸ La famille est le premier domaine informant les enfants et déterminant un heureux phénomène de bilinguisme ou plutôt une difficile diglossie: dans ce milieu le français reste "très étroitement lié à la scolarité, au cursus scolaire même", sans pour autant faciliter "l'intégration dans un groupe de pairs" (C. DEPPEZ, "Les enquêtes "micro". Pratiques et transmissions familiales des langues d'origine dans l'immigration en France", *L'enquête sociolinguistique*, Paris, L'Harmattan, 1999, pp. 77-102).

⁹ Ce sont les importantes remarques de C. HAGEGE, dans sa préface à J.-P. GOUDAILLIER, *Comment tu tchatches* [...], cit., pp. 3-4.

¹⁰ B. SEGUIN et F. TEILLARD, *Les Céfrans parlent aux français* [...], cit., p. 219.

¹¹ ID., *Les Céfrans parlent aux français* [...], cit., p. 219.

¹² ID., *Les Céfrans parlent aux français* [...], cit., pp. 113-114.

¹³ Dans J.-P. GOUDAILLIER, *Comment tu tchatches* [...], cit., on peut lire le commentaire d'un élève d'origine maghrébine d'un lycée de Pantin: "On en a marre de parler français normal...comme les riches...les petits bourgeois...[...], c'est la banlieue ici..." (p. 10).

¹⁴ J.-C. PERRIER, *Le rap français*, Paris, La Table Ronde, 2000. Sauf indications supplémentaires les citations des chansons suivantes sont tirées du même volume

¹⁵ C'est un moyen, pour certains enfants, de remonter à l'origine: ce sont généralement ceux qui parlent arabe. Pour les autres, les racines sont perdues. Emigrer et s'intégrer, c'est souvent perdre sa langue. Parallèlement à ces phénomènes de fusion, on observe une tendance contraire à la construction d'une identité par le biais de la langue, à une volonté de se démarquer du français standard. Le verlan, les formes ou les intonations empruntées à l'arabe, à l'anglais, marquent un désir de constituer une langue spécifique. Celle-ci est pour les enfants des cités un signe de reconnaissance, une marque d'appartenance à une même communauté caractérisée par sa situation de double étrangeté, à deux cul-

tures et à deux langues : celles de leurs parents, qu'ils ne possèdent plus tout à fait, et celles du pays où, pour la plupart, ils sont nés, qu'ils ne possèdent pas encore tout à fait. Ceux qui la vivent, la payent souvent d'un double rejet. Cf. aussi J.-P. ZIROTTI, "Les enfants d'immigrés à l'école", *Mots et migrations*, cit., pp. 139-146.

¹⁶ Sur l'ensemble des entrées du dictionnaire (autour de 400) émergent quelques domaines thématiques: "un bestiaire d'une vingtaine d'animaux, du chien au têtard en passant par la licorne; les expressions qui ont trait au corps, une centaine, de la tête aux pieds, avec une prédilection pour l'entre-deux; celles qui impliquent la mère; les menaces, une trentaine, dont le modèle pourrait être 'je vais te bombarder'; le congé, plus de quarante variations sur *casse-toi*; et celles qui commencent par l'adjectif *sale*, une cinquantaine de *sale abrutie* à *sale vaut rien*. Mis à part les menaces, la quasi-totalité des expressions sont des insultes" (B. SEGUIN et F. TEILLARD, *Les Céfrans parlent aux français* [...], cit., p. 133). Des termes comme *salaud*, *salope* constituant à l'origine des injures dénotant la saleté physique ont désigné à la suite, par métaphore, la malignité (C. ROUAYRENC, *Les gros mots*, Paris, PUF, coll. "Que sais-je?", 1998, p. 74).

¹⁷ P. PIERRE-ADOLPHE - J.-L. BOCQUET, *Rapologie*, Paris, Éditions Mille et une nuits, 1997, pp. 66-67. Id., *Rap ta France. Les rappeurs français prennent la parole*, Paris, Flammarion, 1997, p.213.

¹⁸ O. DUCROT et T. TODOROV, *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Seuil, 1972, pp. 438-442 (*La primauté du signifiant*, p. 441).

¹⁹ Cf. A.BEGAG, *Trafic de mots en banlieue : du "Nique ta mère" au "Plaît-il ?"*, "Migrants-Formation", n. 108, mars 1997, pp. 30-37 : p.33. Après une loi du 8 janvier 1993, changer de nom est devenu plus simple, même si plus cher: à cette procédure ont recourus des jeunes d'origine maghrébine voulant changer leur nom à consonance arabe pour détourner le racisme à l'embauche ou au logement: (cf. D. CHOUFFAN, *Ces beurs qui ne veulent plus de leur nom*, "Le Nouvel Observateur", 12, 1995).

²⁰ Pour cette définition nous renvoyons au précieux travail de V. MÉLA, "Le verlan ou le langage du miroir", *Langages*, n. 101, mars, 1991, pp. 73-94 : p. 93.

²¹ On peut lire dans l'ouvrage de B. SEGUIN et F. TEILLARD, *Les Céfrans parlent aux français* [...], cit. : "Sur quelque 400 entrées [du dictionnaire établi], 15 termes ont trait à l'argent, 19 aux origines raciales ou sociales, 24 au vol ou à la tromperie, 33 à l'amour et aux relations sexuelles, 35 à la bagarre, 44 aux qualités morales ou intellectuelles et 57 à l'aspect physique. Et bien entendu, 76 exemples ont pour cadre l'école" (p. 221).

²² Cf. E. ARCAINI, *Principes de linguistique appliquée*, Paris, Payot, 1972.

²³ Certains verbes prennent leur origine de l'usage de formes du participe passé: comme l'a relevé M. VERDELHAN-BOURGADE, puisque *beufler* n'existe pas, *beuflant*, serait "l'équivalent de "sidérant", qu'on peut attribuer à un verlan approximatif de "flambant" ou à l'expression plus ancienne "un effet bœuf" [...]" : "Procédés sémantiques et lexicaux en français branché", *Langages*, n. 90, mai 1991, pp. 65-79 : p.78.

²⁴ Cf. F. JACOB, *Y tchathe mortel le keum*, "Phosphore", avril 1996 et J.-P. GOUDAILLIER, *Comment tu tchatches* [...], cit., pp. 29-30.

²⁵ A. BEGAG, *Trafic de mots en banlieue* : [...], cit., p. 35.

²⁶ V. MÉLA, "Le verlan ou le langage du miroir", cit., p. 87.

²⁷ *Ibidem*, p. 86.

²⁸ J.-P. GOUDAILLIER, "La langue des cités", *Communication et Langages*, n. 112, juin 1997, pp. 96-110: p. 104.

²⁹ Cf. T. DE MAURO, *Senso e significato. Studi di semantica teorica e storica*, Bari, Adriatica Editrice, 1971, p. 105.

³⁰ Cf. A. MARTINET, *Éléments de linguistique générale*, Paris, Colin, 1980, chap. 6, "L'évolution des langues", pp. 172-207.

³¹ J.-P. GOUDAILLIER, *Comment tu tchatches* [...], cit., p. 294. Pour M. VERDELHAN-BOURGADE ce verbe *zoner*, dérivé du nom, serait synonyme du plus ancien *glander* et de "galérer qu'on peut traduire approximativement par "avoir des difficultés", *boutiquer*": "Procédés sémantiques et lexicaux en français branché", cit. p.78.

³² *Ibidem*, p. 25.

³³ Deux autres monosyllabes font appel à l'orthographe pour leur cryptage : *coup* et *pas*. Le premier est verlanisé comme un monosyllabe fermé, le /p/ étant prononcé, ce qui donne [pəku]; le deuxième reçoit parfois la forme [aps] ou la forme régulière [ap].

³⁴ A. MARTINET, *Éléments de linguistique* [...], cit.

³⁵ V. MÉLA, "Le verlan ou le langage du miroir", cit., pp. 77 et 83.

³⁶ *Ibidem*, p. 78.

³⁷ C'est un vers d'*Obsolète*, une chanson de MC Solaar.

³⁸ J. CELLARD et A. REY, *Dictionnaire du français non conventionnel*, Paris, Hachette, 1991 (1re éd. 1980). Pour les transgressions phonétiques du verlan voir aussi A. PRINCIPATO, *Breve storia della lingua francese*, Roma, Carocci, 2000, pp. 177 - 201 (*La grande contaminazione delle lingue (1968 - 2000)*), en particulier les pp. 196-201.

³⁹ C'est un des exemples choisis, parmi beaucoup d'autres: cf. J.-P. GOUDAILLIER, *Comment tu tchatches* [...], cit., p. 205.

⁴⁰ V. MÉLA, "Le verlan ou le langage du miroir", cit., p. 80.

⁴¹ *Ibidem*, p. 81

⁴² Les syllabes se regroupent de deux manières différentes: schéma (a) = S1 (S2 S3): a) cigarette [garɛtsi]; b) corrida [ridako]. Schéma (b) = (S1 S2) S3 donne: b) karaté [tekara]; c) dégueulasse [lasdegø]; d) lampadaire [dɛrlampa]: cf. V. MÉLA, *Idem*.

⁴³ T. DE MAURO, *Senso e significato* [...], cit., p. 107.

⁴⁴ T. DE MAURO, *L'Italia delle Italie*, Roma, Editori Riuniti, 1992; L.-J. CALVET, "L'argot comme variation diastratique, diatopique et diachronique (autour de Pierre Guiraud)", *Langue française*, n. 90, mai, 1991, pp. 40-52.

⁴⁵ J.-P. GOUDAILLIER, *Comment tu tchatches* [...], cit., p. 18.

⁴⁶ Comme dans tous les parlars de type argotique le procédé sémantique de la métaphore est largement employé dans la langue des cités. Plusieurs sont les mots dont le sens est basé sur une analogie de forme ou de fonction: **airbags** (seins); **ananas** (seins); **belette** (fille, femme); **bombax**, **bombe** (fille très belle); **bounty** (noir voulant ressembler à tout prix à un blanc); **cagoule** (préservatif); **caisse**

(voiture, véhicule automobile); **charnelle** (fille, femme [avec connotation péjorative]); **cramé** (drogué; fou); **déjanté** (fou); **fax**, **findus** (fille particulièrement maigre [sans poitrine]); **fouetter** (sentir mauvais, puer); **fracassé** (soûl; drogué); **fromage blanc** (français de souche); **galère** (situation matérielle difficile); **gazelle** (jeune fille grande et mince); **Mururoa** (fille très belle); **plomber** (transmettre une maladie sexuellement transmissible); **rovers** (seins, poitrine de femme). Comme il en est pour le français populaire, un domaine privilégié des emprunts concerne les noms péjoratifs des peuples, à partir des différentes particularités.

⁴⁷ La métonymie, elle aussi, comme dans tout argot, est utilisée par les locuteurs des cités: **bleu** (policier, flic); **Bonaparte** (billet de 500 francs); **calibre** (arme à feu [de poing, plus particulièrement]); **casquette** (contrôleur); **crêteux** (punk); **Curie** (billet de 500 francs); **Delacroix** (billet de 100 francs); **Montesquieu** (billet de 200 francs); **Pascal** (billet de 500 francs); **pélo** (homme).

⁴⁸ Voir le répertoire de J.-P. GOUDAILLIER, *Comment tu tchatches*, [...], cit., p. 26.

⁴⁹ Tout comme en argot traditionnel, bien des mots de la langue des cités sont construits par apocope (procédé qui apparaît au début du XIXe siècle), ce qu'illustrent, parmi d'autres, les exemples ci-après: **artiche** (<artichaut; argent); **assoc** (< association); **biz** (< *business* < angl. business; trafic, affaires [illicites]); **dèg** (< a. dégoûtant; b. dégoûté; c. dégueulasse); **dèk** (< *déki*, verlan de *kisdé* policier, flic); **geb** (< verlan de *bouger*); **kro** (< Kronenbourg); **ginfr** (< verlan de *frangin*; frère); **manès** (< *manéci*, verlan de *cinéma*); **painc** (< *painco*, verlan de *copain*); **reuf** (< *reufré*, verlan de *frère*); **séropo** (< *séropositif*); **tasse** (< *taspé*, verlan de *pétasse*); **téf** (< *téci*, verlan de *cité*); **teusch** (< *teuscha*, verlan de *chatte*; sexe féminin); **tox** (< *toxicoman*); **turve** (< *turvoï*, verlan de *voiture*). L'aphérèse prend cependant de plus en plus d'importance par rapport à l'apocope: **blème** (< *problème*); **caille** (< *racaille*); **chirer** (< *déchirer*; cogner); **cil** (< facile); **dwich** (< sandwich); **fan** (< enfant); **gol** (< mongol); **rien** (< algérien); **tasse** (< *pétasse*; fille [péjoratif]); **zesse** (< gonzesse); **zic** (< musique); **zien** (< tunisien).

⁵⁰ Il s'agit là aussi d'un procédé formel typiquement argotique: l'argot traditionnel est bien connu pour ses resuffixations, entre autres, en **-asse** (conasse, grognasse, etc.), **-os** (musicos, crados, etc.), **-ard** (nullard, conard, etc.); **bombax** (resuffixation en **-ax** de *bombe*); **chichon** (resuffixation en **-on** de *chicha*, verlan d'*haschisch*); **couillav** (resuffixation en **-av** de *couillonner*, pour tromper quelqu'un); **reunous** (resuffixation en **-ous** de *reunoi*, verlan de *noir*).

⁵¹ J. CELLARD et A. REY, *Dictionnaire du français non conventionnel*, cit.

⁵² *Ibidem*, p. 31.

⁵³ C. ROUAYRENC, *Les gros mots*, cit., p. 119.

⁵⁴ Cette définition peut avoir des effets pervers d'isolement: ceux qui y vivent, le percevant comme une zone à part, finissent par le revendiquer comme un territoire, une réserve coupée du reste de la société, et où toutes les règles de survie, fussent-elles illégales, sont admises. L'école se trouve inévitablement le lieu privilégié d'une lutte permanente d'imposition des normes linguistiques. Parmi les difficultés rencontrées par les enseignants qui travaillent dans des établissements de banlieue, la violence verbale à laquelle ils se trouvent confrontés dans leurs contacts avec les élèves est une et non des moindres. Ce langage adolescent, si violent et si détestable soit-il dans cette confrontation élève-professeur, sert de

support à des relations sociales spécifiques, dans le cadre des groupes de pairs.

⁵⁵ La plupart des jugements sur la langue ont une portée idéologique bien plus que linguistique et ils ne peuvent pas être séparés d'un jugement social. «Et dire à quelqu'un: "Tu ne parles pas français" signifie souvent tout simplement: "Tu n'es pas français"» (B. SEGUIN et F. TEILLARD, *Les Céfrans parlent aux français [...]*, cit., p. 80. Pour l'histoire et la définition du français populaire: F. GADET, *Le français populaire*, Paris, P.U.F., coll. "Que sais-je?", 1992, chapitre 1). Un jugement social transparait déjà dans l'expression française "populaire": l'adjectif a sa place présumée dans une conception ancienne et dichotomique de la société: aristocratique/populaire, haut/bas, complexe/simple, distingué/vulgaire.

⁵⁶ Un certain nombre de verbes en **-av**, qui apparaissent en langue des cités, ne sont pas d'origine tsigane; il s'agit, en règle générale, de verbes français ou d'origine argotique, qui ont été transformés par (re-)suffixation en **-av** pour aboutir à la formation de faux verbes tsiganes: *couillav* (tromper quelqu'un, couillonner quelqu'un), construit à partir de *couillonner*, *couiller* par resuffixation en **-av**; *pourav* (puer, sentir mauvais), verbe formé à partir de l'adjectif *pourav*, pourri (lui-même construit par resuffixation en **-av** de l'adjectif *pourri*); *tirav* (voler [à la tire]; par extension, voler), construit à partir du verbe argotique *tirer*.

⁵⁷ C. ROUAYRENC, *Les gros mots*, cit., pp. 42 - 44.

⁵⁸ Le sociologue Duret a montré le rôle majeur des "grands frères", figures emblématiques devenues aujourd'hui des personnages clés des grands ensembles de banlieue, à la fois modèles - positifs ou négatifs - pour les plus jeunes, relais des familles et surtout des parents déficients ou dépassés et médiateurs dans les conflits qui opposent les jeunes à des institutions extérieures (P. DURET, *Anthropologie de la fraternité dans les cités*, Paris, PUF, 1996).

⁵⁹ N. LAPIERRE, "La cité des grands frères", *Le Monde*, 12.4.1996.

⁶⁰ Cf. F. TÉTARD, *Les "arab'boys", ces petits vagabonds qui encombrant nos rues...*, "Ve enjeux - Migrants formation ("Soigner la banlieue")", n. 126 septembre 2001.

⁶¹ D. LEPOUTRE, *Cœur de banlieue*, cit., pp. 280-281.

⁶² Voir aussi H. BOYER, "La "crise des banlieues" à la télévision. Le choc des mots, le poids des stéréotypes", *Mots et migrations*, cit., pp. 193 - 201.

⁶³ On pourrait reprendre ici les descriptions de l'historienne Arlette FARGE du Paris populaire au XVIII^e siècle: "Les enfants jouent beaucoup dans la rue, et partout, bien entendu. Dans l'escalier, sur le carré, près du puits, de la cour, dans l'allée, aux portes des arrière-boutiques et au beau milieu de la ruelle. Ils jouent, transgressant les interdits, occupant pleinement l'espace et provoquant souvent la colère des piétons ou d'âpres disputes entre les parents. L'espace urbain est leur univers, ils l'utilisent à leur gré, le transforment; moins encore que les adultes, ils ne séparent le public du privé" (*Vivre dans la rue à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1979, p. 70).

⁶⁴ D. LEPOUTRE, *Cœur de banlieue*, cit., p. 276.

⁶⁵ Voir aussi à ce sujet: L. PRINCIPE, "La représentation de l'autre à la télévision française", *Mots et migrations*, cit., pp. 203-236.

⁶⁶ Cf. M. GILSON - F. AICHOUNE, "La planète des bandes", *Le Nouvel Observateur*, mars-avril, 2001, pp. 40-45.

⁶⁷ D. LEPOUTRE, *Cœur de banlieue* cit., pp. 211-212.

⁶⁸ *Ibidem*, p. 313.

⁶⁹ Son explication résiderait aussi dans la décomposition du système d'action de la société industrielle et dans l'épuisement du mouvement ouvrier. Cf. F. DUBET, *La galère: jeunes en survie*, Paris, Fayard, 1987.

⁷⁰ Voir notamment les articles de L. WACQUANT, «Pour en finir avec le mythe des "cités-ghettos"», *Annales de la recherche urbaine*, 54, 1992, pp. 21-30; "Banlieues françaises et ghetto noir américain: de l'amalgame à la comparaison", *Comparatives*, vol. 10, 4, 1992, pp. 81-103.

⁷¹ Dans la présentation d'un entretien qu'il a réalisé avec deux jeunes, Ali et François, dans une banlieue du Nord de la France, Pierre BOURDIEU affirme que les origines ethniques s'effacent totalement derrière le vécu commun et les difficultés partagées. Il donne, volontairement peut-être, une image trop idéalisée des relations sociales ("L'ordre des choses", *Actes de la recherche en sciences sociales*, 90, déc. 1991, pp. 7-19).

⁷² D. LEPOUTRE, *Cœur de banlieue*, cit., p. 24.

⁷³ Ce terme, à la connotation fortement péjorative, désigne le plus délinquant que soi, le plus bagarreur qui fascine et que l'on craint (*ibidem*, p. 114).

⁷⁴ *Ibidem*, p. 51.

⁷⁵ "La coïncidence entre l'image des H.L.M. et l'image du ghetto est beaucoup plus ténue que ce que l'on entend dire à tout propos" (H. VIEILLARD-BARON, "De l'exil aux logiques d'enracinement: l'exemple de Sarcelles", *Intégration et exclusion dans la société française contemporaine*, sous la dir. de Gilles Ferréol, Paris, Presses Universitaires de Lille, 1992, pp. 105-128).

⁷⁶ Ce n'est pas ici l'endroit le plus approprié pour une réflexion sur la loi du 22 juillet 1993, art. 44, réformant le droit de nationalité. Néanmoins elle est le ressort qui catapulte les jeunes issus de l'immigration sur le terrain vague de la non-appartenance à la nation. La loi les empêche d'être "français de naissance" si leurs parents sont restés étrangers. Leur francité n'est ni "de souche" ni "de sang".